

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

SOMMAIRE: L'Instruction Religieuse — Le Congrès Salésien de Lima et les voeux présentés à la 1ère séance — La Catastrophe de San-Francisco (Californie) — Les seize Carmélites martyres de Compiègne — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Bolivie - Sur le Territoire des Colonies* — Bibliographie — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice — Page à relire: *Montalembert* — Chronique Salésienne: *Hechtel* (Belgique), *Un berceau salésien* — Dom Rua en Sicile, à *Malle* et à *Naples* — *Turin, le Mois de Mai au Valdocco et la Solennité de Marie Auxiliatrice, le Vénérable Dom Cafasso* — *Puntarenas* (Patagonie) *Le cacique Mulatô* — *Viedna* (Patagonie) — Vie de Monseigneur Lasagna. — Coopérateurs défunts.

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

IMPOSSIBLE de se le dissimuler, le monde chrétien d'aujourd'hui, dans son ensemble, est en baisse considérable. Sous le rapport de la foi et des mœurs, il a subi un lamentable recul. Le Souverain Pontife, Pie X, le constatait avec douleur et l'affirmait hautement dans sa belle encyclique *Acerbo nimis* du mois d'avril 1905, sur l'enseignement de la doctrine chrétienne. La crise que traverse la société actuelle lui semblait si grave et si redoutable qu'il croyait même y voir une vérification de cette parole de l'Apôtre aux vieillards de l'Église d'Éphèse: « Je sais que des loups dévorants entreront chez

vous, qui n'épargneront pas le troupeau » (*Actes*, 20, 29). — Mais comme Père de la catholicité et gardien aussi zélé que consciencieux des intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes, il ne se borne pas à déplorer le mal. Afin de travailler à le guérir, il tâche aussitôt d'en rechercher et d'en dénoncer la cause. Cette dernière peut être multiple, dit-il. La principale, cependant, me paraît si évidente, que je souscris sans hésiter au jugement de ceux qui la voient dans l'ignorance des choses divines, ignorance qui doit nécessairement produire les plus grands maux, à commencer par l'affaiblissement des âmes.

Hélas ! la cause indiquée n'est que trop réelle. L'ignorance religieuse, en effet, est vraiment l'une des misères les plus affligeantes de notre époque. Oui, en ce temps si enflé de ses prétendues lumières, de ses découvertes et de son érudition profonde ; en ce temps où l'on se pique de tout apprendre et de tout savoir, il est étrange comme on est venu à se désintéresser de sa religion, c'est à dire de ce qu'il importe le plus de connaître, de la première, la plus belle, la plus noble, la plus sublime de toutes les sciences, celle qui est la base de toutes les autres, celle, sans laquelle on n'est rien, moins que le petit de neuf ou dix ans qui possède bien son catéchisme, fût-on, du reste, le premier des érudits.

Et, circonstance bien triste à constater, dit le Saint Père, ce n'est pas chez les enfants ou dans les classes peu développées, dans les populations des champs, chez les ouvriers ou dans la portion misérable du peuple — excusable parfois — que se trouve davantage cette ignorance, mais bien plutôt, hélas ! chez ceux de l'âge mûr ou déjà parvenus à la vieillesse, chez les riches, chez les personnes les plus cultivées et les plus influentes, dans cette classe dirigeante, enfin, à laquelle ont été fournies toutes les facilités de s'instruire.

Je ne veux pas savoir si ces personnes se tiennent au courant de toutes les nouvelles du jour, même les plus scabreuses, ou du dernier roman paru, etc., etc., mais ce qui n'est pas douteux, devons-nous redire avec le Souverain Pontife, c'est qu'on trouvera dans cette

haute classe nombre de gens ne sachant même plus la substance du petit catéchisme appris dans leur enfance, n'ayant plus que des notions vagues, incertaines ou faussées sur les points principaux et les plus élémentaires de l'enseignement chrétien, catholique, sur Dieu ou Jésus-Christ, sur la grâce, l'Église et les Sacrements, sur l'Évangile et les grandes vérités des fins dernières Il se rencontrera des pères et de mères de famille, obligés en conscience de rappeler parfois à leurs enfants les commandements de Dieu et de l'Église, bien en peine de se les rappeler à eux mêmes ou de réciter sans faute leur *Credo* et leur *Pater*. Quoi d'étonnant alors que de tous côtés l'esprit religieux faiblisse, les saines croyances s'altèrent dans les âmes, les fortes convictions fassent maintenant défaut chez la plupart, les grands principes surnaturels et même la notion chrétienne des choses s'en aille de plus en plus pour faire bientôt place aux idées les plus pernicieuses ? Quoi d'étonnant que beaucoup ne se trouvent plus accessibles à l'horreur du péché, que les mœurs ou les habitudes de vie, dans bien des milieux, soient devenues si peu chrétiennes, pour ne pas dire si déplorables et si payennes ?

L'ignorance religieuse appelle l'instruction religieuse, c'est évident. Et remarquons qu'il ne s'agit pas ici d'une science purement facultative, mais indispensable au salut. Si le salut, en effet, exige de tout adulte, indistinctement, au moins la foi en l'existence d'un Dieu rémunérateur, il exige de tout chrétien la foi aux vérités révélées,

enseignées par l'Église, et la pratique des vertus morales. Or, comment croire fermement des vérités qu'on ne connaîtrait pas ou dont on n'aurait plus qu'une connaissance médiocre, vague, incertaine, incomplète? Comment soumettre toujours sa raison à des mystères qui, de prime abord, semblent lui répugner ou la contredire, si on n'a jamais eu ou si on n'a plus soin de tenir son esprit grand ouvert aux lumières de l'enseignement chrétien? Aussi, prenez un homme plus ou moins ignorant de sa religion, il est déjà imbu de mille préjugés et n'a plus qu'une foi chancelante sur bien des points. Cet homme, évidemment, ne fera jamais un catholique sérieux et solide. Au premier souffle, à la première objection, il sera ébranlé, et, s'il ne renie pas bientôt sa foi, du moins prendra-t-il souvent pour des vérités presque tous les mensonges qu'il lira ou entendra débiter contre elle.

Ce qui est vrai de tel ou tel individu, ne l'est pas moins de sociétés entières. Quand l'instruction religieuse commence à disparaître d'un pays, si la foi peut encore y gagner en étendue durant quelque temps, elle y perd déjà sans cesse en intensité jusqu'à ce qu'on y arrive à l'indifférence absolue et même, par la voie du rationalisme et de la libre pensée, à l'apostasie et à l'impunité déclarée. Mais, si l'instruction religieuse est déjà si nécessaire au maintien des croyances, à plus forte raison l'est-elle à celui des bonnes mœurs.

En principe, avec la grâce de Dieu, la volonté a absolument besoin de saines

et fortes convictions pour se maintenir et progresser dans le bien. Or, si ces dernières manquent, faute d'instruction religieuse suffisante, tout croule, c'est le désarroi sur toute la ligne, car il n'y a plus rien de solide à la base de la vie morale.

Du reste, si Jésus-Christ a fait tant que de placer l'instruction chrétienne au premier plan dans l'œuvre de la conversion et de la sanctification du monde, s'il a fait tant que de dire à ses apôtres: *Allez, enseignez toutes les nations*; c'est qu'il jugeait cette instruction nécessaire au salut dans l'ordre de Providence où nous vivons.

Certes, on a bien déclamé, depuis des années, sur l'instruction profane obligatoire. Les ennemis de Dieu et des âmes s'en font de nos jours un perfide engin de guerre. Mais, on peut le croire, il n'en est qu'une que l'Église reconnaisse absolument et que la loi de Dieu impose, c'est la science de sa religion, la seule à laquelle on ne puisse se soustraire, sous aucun prétexte, sans s'exposer au dernier des malheurs, la damnation.

Chose consolante, cependant, aucune connaissance n'est plus à la portée de tous que celle de la religion, et seules la mauvaise volonté ou la négligence coupable peuvent expliquer l'ignorance religieuse.

Le premier et le grand moyen, tant recommandé par le Pape et dont nous avons déjà parlé dans ce *Bulletin* en septembre 1905, c'est l'étude du catéchisme. Oui, de ce catéchisme que non seulement le prêtre à l'église, l'institutrice ou l'instituteur chrétiens à l'école,

au collège, au pensionnat, mais encore les pères et mères dans leur famille ont le devoir d'enseigner aux enfants parvenus à l'âge de raison. Le catéchisme est le manuel indispensable à tous et à tout âge. Mais quoi ! dira-t-on peut-être, étudier encore ce manuel qu'on se hâte de mettre de côté dès la première communion faite, et qu'on rougirait tant de reprendre ? Écoutez ce que disait le célèbre P. Ventura de son temps : « Le grand scandale de notre époque, c'est l'ignorance de la science religieuse au milieu des progrès si incontestables des sciences naturelles ». *On ne sait plus assez son « catéchisme » !* En vérité, quelle illusion pernicieuse de s'imaginer qu'on puisse se contenter toute sa vie du mince bagage d'instruction religieuse amassé durant ses premières années.

Si substantiel qu'il soit, cependant, le catéchisme n'est qu'un abrégé. Il peut suffire à l'enfance capable seulement de connaissances élémentaires et superficielles, mais il doit trouver plus tard son complément dans le sermon ou la parole de Dieu destinée à vivifier la foi dans les esprits et la charité dans les cœurs, comme à stigmatiser le mal et à réprimer les passions. Entendre cette parole assidûment et avec respect est donc une obligation dont un chrétien ne saurait se dispenser sans faute, puisqu'il s'exposerait alors à méconnaître bientôt ses devoirs les plus graves. La plus simple et la plus pratique est toujours la meilleure pour tous indistinctement. Ce ne sont ni les grandes phrases, ni les fleurs littéraires, ni la mise en scène qui ont converti et

gardé le monde au christianisme, mais l'éloquence sans apprêt et toute apostolique des rudes pêcheurs de Galilée ou de leurs zélés successeurs.

Faisons en sorte, bien chers Coopérateurs, que l'enseignement du catéchisme ne soit ni déprécié ni négligé, travaillons de toutes nos forces à ce qu'il conserve toujours la place d'honneur qui lui est due, et que l'exhortation du Souverain-Pontife sur laquelle on ne reviendra jamais assez pour en comprendre toute l'importance, soit entendue de tous, au nom de la gloire divine et du salut des âmes, et qu'elle produise partout chez les fidèles un renouveau d'ardeur pour l'instruction religieuse.



Le Congrès Salésien de Lima.

Les Salésiens du Pérou avaient organisé pour le 18 mars dernier une Exposition professionnelle de toutes les Maisons Salésiennes de cette République, et ils eurent l'heureuse idée d'y adjoindre un Congrès de tous les Coopérateurs de l'Amérique du Sud. L'Exposition des travaux des jeunes gens élevés dans nos Etablissements a eu un grand succès. Le Président de la République, S. Exc. M. Pardo, voulut bien l'honorer de sa visite, ainsi que S. G. Mgr Bavona, Délégué Apostolique du S. Siège et Mgr Costamagna Grande fut la foule qui parcourut les salles de l'exposition et témoigna de son admiration pour les travaux exposés et de son affectueuse sympathie pour l'Œuvre Salésienne.

Le 25 mars, avait lieu dans l'après-midi l'ouverture du 4ème Congrès des Coopérateurs Salésiens sous la présidence de Mgr Costamagna représentant notre vénéré Supérieur Général Dom Rua. Étaient présents Mgr Bavona, Délégué Apostolique, Mgr Tovar, archevêque de Lima, des délégués de toutes les communautés religieuses, de nombreux membres de l'aristocratie Péruvienne et une foule de Coopérateurs. Durant la première séance de ce Congrès plusieurs vœux ont été émis, à la suite desquels ont été prises d'importantes délibé-

rations, et nous nous empressons de les signaler à nos chers lecteurs, sans préjudice des autres motions que nous leur ferons connaître dans les numéros suivants.

Vœux présentés à la première séance du 4^e Congrès tenu à Lima

I.

Éducation.

Considérant que le but principal de l'apostolat de D. Bosco fut l'éducation chrétienne de la jeunesse;

Pour de telles raisons adopte les résolutions suivantes :

1^o — Que les Coopérateurs salésiens qui ont des loisirs, se consacrent volontiers et avec zèle à l'éducation de la jeunesse, mettant en pratique les exemples et les maximes de Dom Bosco.

2^o — Que les susdits Coopérateurs préparent convenablement et en temps opportun les enfants à la première communion.

3^o — Qu'ils fassent en sorte que l'on introduise dans les écoles primaires l'enseignement du Caté-



LIMA (Pérou). — Exposition salésienne à l'occasion du Congrès.

qu'aujourd'hui plus que jamais sont devenus plus grands les dangers contre la foi et les bonnes mœurs;

que pour l'instruction et l'éducation morale, l'enseignement chrétien est absolument nécessaire ;

qu'il est du devoir de tout catholique et tout particulièrement des pères et mères de famille que cet enseignement ne vienne pas à manquer;

que les établissements d'éducation peuvent être, selon les principes qui y sont exposés, ou des écoles de vertu ou des semences de vices et d'idées subversives;

que l'un des moyens les plus efficaces pour l'éducation des jeunes gens et enfants est de l'accompagner par d'honnêtes divertissements que l'on rencontre dans les patronages; le congrès

chisme et dans les écoles moyennes les cours de Religion.

4^o — Que les Coopérateurs contribuent, dans la mesure de leurs forces, au maintien et au développement des Patronages là où ils existent, et à la fondation de nouveaux, plus particulièrement dans les centres peuplés.

5^o — Qu'ils se fassent une obligation d'envoyer dans les Patronages ceux qui dépendent d'eux.

6^o — Que dans le choix des écoles, ils procèdent avec bon sens et conscience, prenant des informations sur tout ce qui concerne la foi et les mœurs.

8^o — Qu'ils soutiennent généreusement les Salésiens dans l'œuvre des collèges et des écoles professionnelles.

II.

Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens.

Considérant que la fin que se proposent les Coopérateurs Salésiens, éminemment sociale et moralisatrice, est indispensable pour soutenir l'action salésienne; qu'il est d'une impérieuse nécessité d'unir tous les efforts pour atteindre cette fin; qu'il faut multiplier le nombre des Coopérateurs, pour que partout on puisse en sentir la bienfaisante influence, le Congrès a établi:

1° — Que dans la ville de Lima il se forme un

Comité Central permanent d'hommes, et que celui des dames déjà existant continue à fructifier.

2° — Que sous la protection et avec la permission de l'Ordinaire, on procède à l'élection de directeurs, décurions et vice-décurions dans les endroits où il n'y en aurait pas encore.

3° — Que chacun des membres de la Pieuse Union s'applique en toutes occasions à augmenter le nombre des Coopérateurs;

4° — Que les Coopérateurs travaillent à la diffusion du *Bulletin Salésien*, organe de leur Pieuse Union.

A suivre.



La catastrophe de S. Francisco (Californie)

I.

L'église des SS. Pierre et Paul détruite —
Celle du Corpus Domini très endommagée —
— Les Salésiens sont sains et saufs.

Oakland, 20 avril 1906.

Très Vénéré Dom Rua,

Le télégraphe vous aura déjà apporté la nouvelle et les détails de la terrible catastrophe survenue à San Francisco mercredi dernier, 18 avril. La ville ressentait vers 5½ du matin plusieurs secousses d'un tremblement de terre auquel venait s'ajouter le plus épouvantable incendie. Nous sommes au troisième jour et le feu semble s'apaiser. Hélas il n'y a plus rien à consumer ! San Francisco, ville d'environ 350000 habitants n'existe plus. Pendant deux jours consécutifs ce n'a été qu'un fleuve de flammes dont aucune force humaine ne pouvait arrêter le courant. Et cependant nulle trace de vent, l'atmosphère était parfaitement calme ! Mais comme les neuf dixièmes des maisons ne sont que des constructions de bois, les flammes y trouvaient un facile aliment. *Toutes* les églises; à quelques rares exceptions près, ont été détruites ou très endommagées, et, ce matin même, nous avons assisté dans l'espace d'une heure à l'écrasement de notre église des SS. Pierre et Paul, entraînant dans sa chute la maison salésienne. Celle du *Corpus Domini*, dont nos con-

frères avaient également la direction, a subi de graves dommages.

Plus de 200.000 habitants de San Francisco se sont réfugiés ici, à Oakland; d'autres ont cherché un asile ailleurs. Tout commerce est détruit, et cent mille personnes qui n'avaient pour vivre que leur travail quotidien, par exemple les domestiques, les commis et tous ceux et celles qui sont employés dans les fabriques et usines, sont en proie à la misère la plus complète, car le travail a cessé partout et il n'y a pas d'espoir qu'il reprenne de si tôt. La cité n'est qu'un amas de cendres.

On s'occupe actuellement de constituer des comités de secours chargés de distribuer des aliments à des centaines de mille qui en ont le plus grand besoin. Il est vrai que dans les États-Unis l'argent ne manque pas, et en moins de deux jours on est parvenu à souscrire une somme de deux milliards de dollars.

Nous nous apprêtons à recueillir des offrandes pour les infortunées victimes du Vésuve. Un appel à la charité publique avait été fait dans les journaux; des quantités de circulaires avaient été distribuées et je me préparais à me mettre en course pour recueillir les souscriptions, lorsque les premières secousses du tremblement de terre se firent sentir. Au tremblement de terre qui ne dura que quelques secondes, mais dont les dégâts furent incalculables succéda immédiatement le feu occasionné par la rupture des fils électri-

ques, et au moment où je vous écris, l'incendie continue à sévir. Ce n'est plus le moment de songer aux sinistrés du Vésuve, mais bien de nous occuper de tant de malheureux qui viennent nous demander aide et assistance. Qu'allons-nous nous-mêmes devenir ? Que devons-nous faire ? Je ne saurais vous le dire pour l'instant, mais j'espère qu'une prochaine lettre vous fera connaître les décisions prises. Quoi qu'il en soit, remercions le Seigneur qui nous a conservé la vie à tous ! Mes aimés confrères vous saluent affectueusement et réclament votre paternelle bénédiction. Étendez-la aussi sur votre fils dévoué et reconnaissant en J. C.


D. RAPHAEL PIPERNI, prêtre.

II.

Aspect de San Francisco après le tremblement de terre et l'incendie — De nombreuses familles se réfugient près des Salésiens d'Oakland.

Oakland, 28 avril 1906.

Bien-aimé Père Dom Rua,

 Je reviens de visiter San Francisco et ses ruines. A peine débarqués du train, nous sortons de la station centrale dont l'immense bâtiment domine par sa majestueuse tour devra être complètement démoli, car il menace déjà ruines, et nous parvenons sur la longue place, jadis ou plutôt, il n'y a que quelques jours, envahie par les innombrables tramways électriques et les milliers de voitures de toutes sortes nécessitées par les besoins du commerce le plus actif, et maintenant réduite au silence le plus triste, n'offrant plus que des ruines et des ruines encore fumantes. Les quelques murs des hôtels, des fabriques, des maisons de commerce qui sont encore debout, vont être abattus à coups de dynamite.

Notre intention était de visiter notre église des saints Pierre et Paul, naguère si belle avec ses peintures, ses fresques et ses splendides vitraux. Le passage est encombré de platras, le sol est encore chaud, l'atmosphère remplie de cendres et d'une épaisse fumée qu'un vent assez fort nous apporte en pleine figure. Sur divers points le pavage est soulevé, les rails des tramways sont tordus et quelquefois réduits à la grosseur d'un fil de fer. Les poteaux télégraphiques et téléphoniques avec leur réseau inex-

tricable de fils gisent à terre, à moitié consumés, et empêchent la circulation.

Parvenus à *DuPont Street*, le quartier italien, nous ne voyons pas le moindre petit mur qui soit resté debout; tout a été rasé, renversé et disparaît sous les cendres. Seule l'église de S. François d'Assise dominait ces ruines avec sa façade et quelques pans de mur qui ont survécu au tremblement de terre et à l'incendie. Notre impression est que nous nous trouvons dans un cimetière abandonné depuis des siècles. Nous arrivons enfin à l'emplacement où se trouvait notre chère église, et il nous serait impossible de reconnaître d'une manière précise l'endroit où elle s'élevait, si les deux croix de granit qui étaient placées sur les degrés ne nous indiquaient pas l'ancien portail. La destruction a été complète; église, maison d'habitation, murs, statues, tableaux, orgue, cloches et clocher, tout a été fondu, consumé par les flammes. Là où était le parvis, deux familles, l'une italienne, l'autre de nègres, ont dressé leurs tentes et semblent être les gardiens d'une nécropole, et rien de plus. Ce lieu, hier, fourmillant de population, animé par les cris de nombreux jeunes gens, gais et bons, est devenu une solitude effrayante. On avait heureusement réussi à mettre en sûreté le Très-Saint Sacrement, les vases sacrés et les registres de l'église.

Nous continuons notre lugubre visite et nous parvenons au sommet de la colline. Quel affreux spectacle ! Les palais les plus élevés, les tours, les édifices publics, les casernes, les hôpitaux, les prisons ont encore quelques murs debout, mais les toitures, les planchers et plafonds ont été la proie du feu et tout l'intérieur de ces magnifiques établissements est complètement vide. Les immenses magasins des chemins de fer et de la navigation, les halles, les entrepôts de commerce, les banques, les écoles, les églises, les théâtres, tout est devenu la proie du feu inexorable, et les flammes s'avançaient avec une telle rapidité qu'il fut nécessaire d'employer la force armée pour écarter la population atterrée. La loi martiale fut immédiatement décrétée et sévèrement appliquée. Il n'était plus permis de venir d'Oakland à San Francisco, mais ceux qui se trouvaient dans cette dernière ville pouvaient se diriger de tous côtés; aussi en peu d'heures plus de deux cent mille personnes se trouvaient-elles réunies à Oakland.

Ce fut merveille de voir avec quelle promptitude et quelle générosité on vint en aide à ces

pauvres malheureux désormais sans feu ni toit. En même temps que les souscriptions s'élevaient d'heure en heure à des chiffres pour ainsi dire vertigineux, de longs trains arrivaient chargés de vivres, de couvertures, de toiles pour tentes, de vêtements et de toutes choses de première nécessité. Nous avons de notre côté pu abriter 300 personnes que nous continuerons à héberger tant qu'elles n'auront pas trouvé de travail et de logement.

Notre triste pèlerinage était terminé ; nous revenons en passant par la rue de Californie, hier, l'une des plus belles et des plus populeuses de la cité, et aujourd'hui détruite de fond en comble. C'est à peine si ici et là on remarque encore quelques poutrelles de fer, quelques arceaux ou de rares pans de murs indiquant qu'il se trouvait là de splendides magasins, de spacieux hôtels, de gigantesques maisons. Le palais de justice, construit entièrement en granit, a sa toiture et sa coupole de fer entièrement tordus et menaçant ruine.

Mais là où apparaissent les plus grands dégâts, c'est dans la rue du Marché, sans nul doute la plus longue et la plus riche de la ville, il n'y a encore que quelques jours. Les pertes subies dans ces magasins où se trouvaient accumulées des œuvres d'art inestimables ne peuvent pas être évaluées...

Nos chers confrères de San Francisco ne sont pas restés longtemps au milieu de nous. Déroutés au désir de Mgr l'évêque, ils sont retournés dans la ville où ils cherchent sur tous les points à se rendre utiles. Leur tâche est rendue plus difficile par l'absence de tout moyen de communication ; néanmoins ils dépensent leurs forces et leur santé avec la plus grande générosité.

En ma qualité de membre du Comité catholique central d'Oakland, je dois me rendre deux fois par jour aux réunions dans lesquelles on organise les secours les plus urgents. Dom Galli, de son côté, préside à la distribution des aliments et des vêtements que l'on fait aux malheureuses victimes du tremblement de terre et de l'incendie. Nous avons obtenu hier du Gouvernement la somme de 25000 dollars mais elle sera vite épuisée. Nos bons confrères coadjuteurs s'occupent de la cuisine et du service, et leur travail est assez pénible. Au milieu de toutes ces calamités, nous devons remercier le Seigneur qui a préservé de tout danger les Salésiens de Californie et leur permet de faire un peu de bien.

Je vous écris cette relation en toute hâte,

désirant vous donner quelques détails sur l'épouvantable catastrophe. Priez pour nous, bien cher Père, et recommandez-nous et nos Œuvres aux prières de nos bons Coopérateurs.

Votre fils tout dévoué en N. S.

D. ANDRÉ BERGERETTI,
prêtre.

LES SEIZE CARMÉLITES MARTYRES DE COMPIÈGNE

Peu de semaines se sont écoulées depuis que le Souverain Pontife, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, et devant une assemblée nombreuse de cardinaux, d'évêques, de prélats et de fidèles, déposait l'auréole des Bienheureux sur le front des seize Carmélites de Compiègne, guillotines ensemble à Paris, sur la place du Trône, le 17 juillet 1794, en haine de leur foi et de leur vocation religieuse.

Le 24 juin 1905, était publié le Décret de Béatification ou de déclaration de martyre des Vénérables servantes de Dieu, Thérèse de Saint-Augustin et ses compagnes, religieuses du couvent de Compiègne, de l'Ordre des Carmélites. C'était après une solennelle et émouvante séance où Sa Sainteté Pie X, assise au trône pontifical, en la grande *aula* du Vatican, avait proclamé la réalité du martyre, la légitimité de la cause du martyre et la vérité des miracles qui confirment le martyre.

Toute Béatification est un événement catholique d'une très haute importance. Il nous semble que celle des Carmélites de Compiègne emprunte à ses héroïnes même, et aussi à l'époque de leur martyre comme à celle de leur Béatification une importance exceptionnelle. Toute une communauté se préparant au sanglant sacrifice, pendant plus de deux années, dans une complète liberté d'âme et une sérénité parfaite ; allant à l'échafaud, non seulement avec résignation, mais avec un élan unanime, sous la poussée d'une grâce que Dieu fait de plus en plus forte et lumineuse, à mesure que le terme glorieux se rapproche davantage ; s'offrant en holocauste d'expiation pour la patrie, et de salut pour la religion ; proposée enfin par l'Église, à cause de tant de pureté, de vaillance et d'héroïsme, à la prière et à l'imitation des chrétiens : c'est là, assurément, un spectacle d'une incomparable beauté morale, et bien fait pour enthousiasmer et reconforter les âmes ca-

tholiques, à l'aurore embrumée de ce vingtième siècle.

Nous avons pensé qu'un résumé de l'histoire de la vie et du martyre de ces saintes filles du Carmel intéresserait nos lecteurs. Nous empruntons ce fidèle résumé à l'aimable et pieux Messager de Saint Joseph.

Et tout d'abord un mot sur les Carmélites en général et leur utilité. A notre époque de positivisme à outrance, il n'est pas rare de rencontrer,

La réponse est facile.

Elles y font l'office de Marie Madeleine aux pieds de Jésus. L'Évangile ne dit-il pas qu'elles ont choisi la meilleure part, et que le rôle de Marie l'emporte sur celui de Marthe ? Tout chrétien, s'il voulait se donner la peine de réfléchir, découvrirait sans peine en Dieu même, la raison d'être des ordres contemplatifs. Le Créateur n'a-t-il pas, en effet, le droit de se réserver, à la manière des riches de la terre, un jardin dont il soit le seul



LIMA (Pérou) — Exposition Salésienne.

même parmi les chrétiens, des personnes qui tiennent à peu près ce langage : « J'admets les Sœurs de Charité qui soignent les malades dans nos hôpitaux, les religieuses de Saint-Joseph de Cluny ou les Dames du Sacré-Cœur qui s'adonnent à l'éducation de la jeunesse, les petites Sœurs des Pauvres se consacrant à la vieillesse, les petites Sœurs de l'Assomption ou de Saint-François qui vont garder gratuitement les malades pauvres à domicile ; j'admets ces congrégations-là et quelques autres du même genre, car elles rendent des services, elles sont utiles à la société.... mais les Carmélites ! je ne les admets pas. A quoi servent-elles ?

maître, et d'y poser des êtres d'élite, qui le dédommagent des oublis, des outrages de la foule ? Si vous l'interrogez sur ses œuvres, demandez-lui pourquoi il a caché dans les profondeurs invisibles du firmament, des étoiles plus brillantes que le soleil ; pourquoi il a placé les plus belles fleurs au désert où elles versent leurs parfums et épanouissent leurs brillantes corolles loin des regards humains ; pourquoi l'édelweis est au sommet des Alpes ; pourquoi les séraphins restent immobiles auprès de son trône, pendant qu'il députe vers ses créatures les anges et les archanges, messagers d'une hiérarchie inférieure ?

Comme les étoiles, comme les fleurs, comme

les séraphins, les Vierges contemplatives louent Dieu et la nuit et le jour. N'est-ce pas assez ? Et qui êtes-vous donc, enfants des hommes, pour oser mettre vos intérêts et votre gloire en parallèle avec la gloire et les intérêts du Tout-Puissant ? Oseriez-vous encore prétendre que les Carmélites ne sont bonnes à rien et sont inutiles, parce que leur principale occupation est de louer Dieu ?

— Mais, me répondra quelque partisan de l'utilitarisme, quels services rendent-elles à la société civile ? Aucun : ce sont des existences inutiles !

— Vous le croyez ? Réfléchissez un peu : par leur vie pénitente et plus angélique qu'humaine, elles lui rendent un service dont le flot montant de nos iniquités privées et des crimes nationaux fait sentir chaque jour davantage le prix et la nécessité : le service de la prière et de l'expiation. Elles rachètent les fautes des individus et les prévarications des peuples, arrêtent les nations modernes sur la route de l'apostasie, apaisent la colère de Dieu et arrachent à sa miséricorde de nouveaux bienfaits.

— Sans doute ! me répondra mon utilitariste ; mais cette efficacité de la prière et cette vertu rédemptrice que vous attachez à la mortification volontaire, ne sont point exclusivement le partage des ordres contemplatifs.

— Je le sais : je n'ignore pas que l'efficacité de la prière et la vertu rédemptrice de la mortification volontaire découlent de deux principes universels : la reversibilité des mérites de l'innocent, quel qu'il soit, en faveur du coupable, et le grand sacrifice du Calvaire dont la pénitence, d'où qu'elle vienne, est la continuation et le complément, selon cette parole de l'apôtre : *Adimpleo in carne mea quae desunt passionibus Christi* : je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ Jésus. » Je sais encore qu'elles découlent aussi des promesses divines qui s'appliquent à tous les genres de vie ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles demeurent le privilège des âmes pures, selon cette parole de l'apôtre saint Jacques : « La prière persévérante du *juste* est très puissante, la plus puissante sur le cœur de Dieu. »

Lors donc que, pour mieux s'acquitter de cet office de médiatrices, les filles de sainte Thérèse s'enferment dans une retraite plus profonde, ne faut-il pas plutôt les en bénir ? N'y aurait-il pas à craindre qu'au contact d'un monde corrompu et corrupteur, quelque souillure n'effleurât leurs ailes et ne rendît inutile le prix de leurs jeûnes et de leurs veilles ? Et qui ne sent que la solitude de leurs cloîtres les aide à se maintenir dans une virginité sans tache, où la société trouve son profit ?

Le peuple, souvent plus éclairé que les préten-

du sage du siècle, le peuple, avec son bon sens, a saisi, d'instinct, ce côté pratique de la question, quand il n'est pas tout à fait matérialisé. Quand viennent les fléaux et les calamités publiques, il sait à qui s'adresser ; il court frapper à la porte des cloîtres, il conjure ces saintes épouses du Christ d'élever leurs mains pieuses vers le ciel et de désarmer la colère divine par leurs supplications et leurs pénitences.... Alors seulement il espère.

Nous lisons dans l'histoire de France ce trait vraiment touchant. A son retour de la Palestine, le Roi Philippe-Auguste fut assailli, en pleine mer, par une de ces bourrasques si fréquentes dans les eaux de la Méditerranée.

— Quelle heure est-il ? demanda Philippe.

— Minuit, répondit le pilote.

— Dieu soit béni ! Nous n'avons rien à craindre, car c'est l'heure où nos amis, les moines de Cîteaux, se lèvent et vont prier pour nous. »

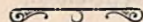
Quelques instants plus tard, la tempête était apaisée et la flotte française sauvée.

Les vrais philosophes, qu'il ne faut pas confondre avec nos petits raisonneurs, rationalistes et positivistes contemporains, pensent comme le peuple et les rois. Je crois, écrit Donoso Cortes, que ceux qui prient font plus que ceux qui combattent, et que, si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens pour certain que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre — que Dieu seul connaît — entre les prières et les actions. Je crois que s'il y avait une seule heure du jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'Univers (1).

Et le savant Dom Pitra, étudiant le même progrès social, ne craint pas d'ajouter que ce contrepois est absolument nécessaire. « Il n'y a pas de milieu, écrit-il entre la peine librement acceptée ou la peine providentiellement infligée, entre les serviteurs volontaires et les nécessaires fléaux de Dieu. Ainsi Dieu ne suspend le néant et la mort, prêts à déborder sur le monde, qu'autant qu'il rencontre des prières qui le tiennent en arrêt ; ainsi le plus humble moine ne porte pas seulement dans les plis de sa tunique la paix et la guerre, mais la vie et la mort.

A suivre.

(1) *Sainte Claire d'Assise*, par le P. Léopold de Chéranéc.





BOLIVIE

Une excursion sur le Territoire des Colonies.

(Relation de l'Inspecteur D. Santinelli) *

Très vénéré Père Dom Rua,

Je reviens de visiter notre Maison salésienne de Sucre et comme je dois m'arrêter pendant deux jours à La Paz avant de me diriger sur Cuzco, je profite de ces quelques instants pour ajouter quelques nouveaux détails à la précédente lettre que vous a envoyé le cher Dom Reyneri, relative à notre voyage au Mapiri.

Au lendemain même du terrible accident qui mit en danger la vie de Dom Reyneri, je me décidai à reprendre, encore sous le coup de la plus vive émotion, la mission que vous m'aviez confiée de concert avec le gouvernement de la Bolivie. Je m'embarquai donc à *Mapiri* le 25 août sur un des *callapo*, chargés de marchandises et se dirigeant sur *Rurrenabaque* et *San Bonaventura*. Ces voiliers appartiennent à la Société de Transports Guzman Schmith et C.ie. Comme l'un des propriétaires se trouvait à bord, je le prévins que je ne possédais plus rien, ni provisions de route, ni vêtements, ni couvertures, ni même la somme nécessaire pour le voyage, et M. Guzman s'empressa de me recevoir au nombre de ses passagers, me disant qu'il prenait un grand intérêt à ma mission et ne me laissant pas ignorer qu'il avait reçu du Général Pando l'ordre de me conduire à destination. Durant tout le voyage l'aimable capitaine ne cessa par d'avoir pour moi les attentions les plus délicates. Malgré tout je dois avouer que je n'étais pas très rassuré, je me souvenais des divers et effrayants

épisodes de la première partie de la traversée. Mon effroi augmenta surtout lorsque notre *callapo* arriva à *Salgedra*, endroit où avait eu lieu notre naufrage. Cette fois tout se passa bien. Pendant que je me rémémorais les différentes phases de l'accident, les bateliers poussaient le bateau, remontant le courant, et dans la soirée, assez tard, nous parvenions à l'*hacienda* de *Carurá*, propriété de M. Goytia qui y possède une grande usine de gutta-percha. L'administrateur me dit qu'il s'était rendu à *Aréquipa* en 1896, c'est-à-dire, en l'année même de la fondation de notre Maison, et qu'il était un fidèle ami des Salésiens et de leur œuvre. Il me prépara un bon souper et me promit de me reconduire lui-même sur sa barque jusque *Charopampa* tout près de *Mapiri*.

Le long du Mapiri — Indiens Lecos et Napos — Leurs mœurs et leurs usages — À Wito Ponte.

Après quelques heures d'intéressante conversation, nous reprenons notre route pour aller passer la nuit dans une petite cabane où se réunissent les bateliers et qui n'était pas éloignée de *Culebra*. C'est alors qu'il me fut facile de me faire une assez juste idée des gens qui vivent en cette région. Beaucoup sont indiens; ceux qui vivent le long du fleuve *Mapiri* s'appellent *Lecos*, les autres placés tout autour de *Rurrenabaque* sont des *Napos*. Les types sont très distincts ils ont un langage qui leur est propre, mais ils comprennent et parlent l'espagnol. Très remuants, d'une propreté pour ainsi dire excessive, ils paraissent intelligents et susceptibles d'une prompté éducation. Robustes et bien constitués ils affrontent avec calme et presque avec plaisir les dangers même les plus grands. Les femmes aiment le travail; elles s'habillent d'une sorte de tunique qui les couvre du cou aux pieds et qu'elles nomment *típoi*. Aux jours de fête, elles s'entourent de colliers entrelacés de coraux et de graines d'arbre.

Leur niveau religieux est variable. Ceux qui se sont convertis et qui appartiennent aux Missions franciscaines, comme les Indiens de Sainte Anna, Covendo, Tunupasa, etc. se gardent fer-

(*) Voir dans le Bulletin d'avril la relation de D. Reyneri.

vents chrétiens, dociles envers le prêtre pour qui ils sont très respectueux. Les autres qui vivent dans le fond des bois sont très irréligieux : faut-il attribuer cela à leur isolement ou à l'usage immodéré des boissons fermentées capiteuses? On en rencontre encore le long du fleuve, qui ont à peine une ébauche de religion, mais cependant ils ont un grand respect pour le baptême, et lorsque vient à passer par là un prêtre, ils demandent et reçoivent avec plaisir les sacrements de confirmation et de mariage. Hélas ! par suite de leur ignorance religieuse, leurs fêtes sont un mélange de chants, de cérémonies, de danses et autres choses profanes.



BOLIVIE — Le Mont Sorata
Point culminant du chemin (4832 m.).

Leurs cabanes construites en bois de canne qu'ils nomment *charo* et couvertes par des branches et des feuilles de palmier sont disséminées le long du fleuve et souvent très éloignées les unes des autres. Pour leur alimentation ils cultivent le yuca et le platane et ils élèvent des poules. Les hommes chassent, pêchent, mais la plupart passent un contrat avec la Compagnie de transport sur les fleuves. D'ordinaire ils doivent à leurs patrons une forte somme d'argent, et c'est ce motif, véritable devoir de justice, qui les contraint à travailler. Si ce contrat n'existait pas, beaucoup se dispenseraient du travail et s'en iraient à la chasse ou à la pêche. Malgré cela, il n'est pas rare de voir, surtout à leurs jours de fête, un batelier disparaître et obliger par là à suspendre la marche du *callapo*, et le patron est alors forcé ou de se mettre à sa recherche ou d'interrompre la navigation. Nous-mêmes, étant arrivés à *Culebra*, où nous passâmes la nuit, nous constatâmes ce que l'on vient

de lire. Les bateliers s'étaient mis en grève ou plutôt, s'étaient éclipsés, et un employé de la Compagnie dut partir avec M. Guzman pour chercher nos braves gens. C'est qu'on s'approchait de la solennité du 8 septembre que tous célèbrent avec grande dévotion et les bons bateliers ne voulaient pas aller jusqu'à *Rurrebaque*, dans la crainte de n'être pas de retour au jour de la fête. Il était déjà huit heures du matin et nous ne pouvions pas reprendre notre voyage : il fallut aller les chercher l'un après l'autre dans leurs respectives cabanes. Enfin nous pouvons repartir. Le spectacle du départ des *callapos* n'est pas du tout laid ; à ce moment toute la population se trouve rangée sur les rives du fleuve. Les vieillards, les enfants et les femmes sont là qui disent au revoir à leurs parents. On a eu soin de placer dans une sorte de sac tout ce qui est nécessaire aux marinières ; vêtements, provisions de bouche, munitions de chasse, etc., etc. L'enthousiasme des bateliers redouble alors, des salves de fusil sont tirées, des saluts sont échangés, et bientôt sur les *callapos* s'accélère le mouvement des rames, tandis que la foule suit du regard les partants.

Nous arrivons vers onze heures à Wito Ponte où est établie l'agence principale de la Société Guzman Schimidt et C^{ie}. Nous y sommes accueillis avec la plus grande cordialité. De l'autre côté du fleuve se trouve la petite population de *Guanay*, composée d'environ 500 habitants qui vivent également de leur pêche et de leur chasse ou sont employés à la Compagnie.... M. Guzman ayant fait dresser une tente sur les bords du fleuve, nous nous y installons pour passer la nuit. De leur côté, et à peine descendus à terre, nos bateliers courent çà et là pour recueillir un peu de bois et préparer le souper. Bientôt plusieurs groupes se forment autour des marmites dans lesquelles mijote le bouillon de *chalonga* (viande sèche) et le traditionnel et indispensable *platano* cuit. Deux indiens s'occupaient de la cuisine du capitaine Guzman et ils me paraissent bien élevés, industriels, dociles et très affectionnés à leur maître. La charité ne perd pas ses droits en ces régions lointaines ; elle y est même en grand honneur. Si l'un des marinières ne possède ni *platano* ni *chalonga*, les autres s'empressent à qui mieux mieux de les lui offrir. M. Guzman prend bien soin de partager, tout en parlant avec ceux qui le servent, soit un peu de fromage, soit quelque dessert. Cet excellent homme n'a garde d'oublier dans ses voyages continuels une boîte de médicaments pour les cas imprévus ainsi que des cadeaux destinés aux femmes et aux enfants. C'est qu'en effet, lorsque dans cette contrée on s'arrête dans une hacienda pour y manger ou s'y reposer, ce serait

offenser le maître de maison que de lui offrir de l'argent.

Veillez me pardonner toutes ces digressions qui m'entraînent loin de mon sujet. Nous repartons de *Wito Ponte* le 27 et nous nous dirigeons vers *Isapuri* où se trouve un grand établissement industriel dans lequel une Société de Chicago exploite le caoutchouc. J'y rencontrai le Rev. Père D. Rodriguez Mercenario, curé de *Sorata*, qui revenait d'une visite faite à quelques uns de ses paroissiens de *Beni*, éloignés du centre de plus de 40 kilomètres. Pauvres Indiens qui voient si rarement le prêtre, et alors qu'ils en ont tant besoin! Je retrouvai plus tard le bon Père Mercedario à Guanay où il avait préparé par une neuvaine solennelle la population à la belle fête du 8 septembre.

Craintes bien fondées — Le calme revient
— Quelques essais sur la flore et la faune de cette région.

Ce même jour du 27 devait me laisser un souvenir inoubliable ; nous devions en effet franchir les barres les plus périlleuses du *Mapiri*. Les bateliers ont soin d'avertir leurs passagers des dangers qui se peuvent présenter, et ils sont nombreux. Vers midi nous nous approchions de ces endroits où l'on rencontre d'immenses pierres contre lesquelles viennent se briser le courant impétueux et... trop souvent les *capallos*. M. Guzman, habitué à ces parages tout en me remontant le moral, me parlait aussi des naufrages nombreux dont il avait été lui-même l'affligé témoin. Lui aussi surveillait attentivement la marche de ses barques et il me manifestait toutes ses craintes. Figurez-vous quelles devaient être mes impressions ! je me revoyais encore à *Salgebra*, au moment où notre *callapo* chavirait, nous précipitant, D. Reyneri et moi, dans l'onde profonde ! Comme j'implorai de tout mon cœur la maternelle protection de Marie Auxiliatrice ! Grâce à la chère Madoue, nous parvenons à franchir sans aucun dommage la dernière passe et nous nous réjouissons tous ensemble. Mes compagnons cependant me regardant plus attentivement furent étonnés de mon agitation. Hélas ! je venais encore de ressentir ces mêmes palpitations de cœur que j'éprouvai en 1896, lorsque nous fûmes exilés, chassés de l'Équateur, et ensuite à l'occasion de l'incendie de notre Maison de Guayaquil. Comme le voyage ne présentait plus aucunes difficultés je pus prendre un peu de repos et me remettre tout-à-fait. Ainsi que je vous l'ai peut-être déjà dit, le *Mapiri* en s'unissant avec le fleuve *La Paz*, forme le grand *Rio Beni* qui a une largeur de plus de cent mètres et est accessible à la navigation des ba-

teaux à vapeur. Nous le descendîmes les 28 et 29 pour arriver ensuite à *S. Bonaventura* et de là au débarcadère de *Rurrenabaque*. Ces deux journées furent délicieuses tant à cause de la tranquillité des eaux que de l'admirable panorama qui se découvrait à notre vue. Je n'essaierai pas, car cela me serait impossible, de décrire les impressions que je ressentis en entendant le chant de milliers et de milliers d'oiseaux, aux plumages les plus variés, en contemplant cette végétation tropicale si riche et si nuancée ; ce que je puis dire, c'est que devant ce spectacle, je sentais grandir dans mon cœur la foi, la reconnaissance et l'amour pour notre Dieu, et j'ado-



BOLIVIE — De La Paz au Beni
Descente du Sorata.

rais la grandeur, la toute-puissance, la bonté et la sagesse du sublime Créateur !

Quelles richesses merveilleuses ! Un simple regard jeté sur toute la région orientale des Andes suffit pour donner une idée de l'abondance de végétation qui couvre ces terres fortunées ; cette immense zone du *Beni* qui appartient à la République de la Bolivie n'est pas inférieure aux autres zones qui dépendent du Pérou, de l'Équateur, de l'Argentine et du Brésil. Le cèdre (*colocedro*) doit être placé en première ligne parmi les arbres qu'il surpasse par le feuillage comme par la hauteur. Et tant d'autres arbres au bois varié, qui servent à la confection de tous meubles, comme par exemple les *tintas*, les *catasallas*, les *guaracous*, les *caneloïts*. Voici un *laurel* (laurier) aux trois espèces différentes, blanc, jaune et couleur café. Plus loin c'est le *charo*, sorte de palmier, dont on se sert pour enfumer le caoutchouc et garnir les toits

des cabanes ; son fruit produit un lait dont s'abreuvent les indigènes ; ses extrémités forment d'excellents balais et de ses racines on confectionne des peignes. Entre autres plantes j'ai remarqué le *palosanto*, arbre de moyenne grandeur qui a ceci de bizarre, c'est que son tronc sert d'habitation à une immense armée de fourmis lesquelles semblent ne pas pouvoir vivre en dehors de lui, tandis que lui dépérirait si les fourmis l'abandonnaient. De dehors on ne les aperçoit pas, mais qu'on vienne à toucher même très légèrement l'arbre et aussitôt les insectes par myriades sortent de son écorce. Je ne fais que mentionner l'arbre le plus utile en ces régions et que tous connaissent : l'arbre caoutchouc, source de la fortune de toute cette contrée. Parlerai-je de la quantité infinie de plantes médicinales qui se trouvent réunies là. Le Général Pando me disait qu'en quelques mois et sans grandes recherches il avait pu en recueillir quatre-vingt espèces différentes qu'il expédia au Gouvernement des États-Unis.

Que si du règne végétal on passe au règne animal, l'étonnement et l'admiration sont tout aussi grands, qu'il s'agisse de l'eau, de l'air ou de la terre. Parmi les poissons de toute forme et très recherchés on remarque le *succhi* poisson sans écailles, assez semblable au phoque, le *majarra*, le *longo*, le *cumuluis*, tous aux proportions petites mais très goûtés. J'aperçus aussi deux ou trois grosses tortues de l'espèce des fleuves, qui venaient déposer leurs œufs sur le sable de la plage. Assez souvent, surtout à notre retour, les bateliers se livrèrent au divertissement de la pêche à la dynamite.

Je crois qu'il n'y a pas de région qui soit plus riche en variétés d'oiseaux. Que de perroquets aux voix dissemblables, de corbeaux, de pies, de paons, et d'oiseaux du paradis. Cette terre est par excellence le paradis terrestre pour les chasseurs qui n'ont que l'embarras du choix entre le *caloma* qui ressemble assez à notre perdrix, l'*huichi*, le *buitudo*, sorte de coq sauvage, le *diosdará*, oiseau au long bec, à la huppe blanche, jaune et rouge sur un corps très noir, etc., etc. Parmi les quadrupèdes je citerai l'*Anta* qui se rapproche beaucoup de l'âne ; dans d'autres régions de l'Amérique ou le connaît sous le nom de *tapiro* ; les cerfs, etc. Pendant le retour nos hommes s'arrêtèrent pendant des journées entières à chasser à travers les coteaux, tuant beaucoup d'animaux et surtout des singes dont le chair est très savoureuse. Nombreux sont encore les tigres, les lions, les ours et parmi ces derniers les ours-fourmiliers. Faut-il énumérer ici les innombrables variétés d'insectes et de papillons ? J'aurais voulu en recueillir une splendide collection qui aurait fait bonne figure dans

notre Musée de Valsalice, mais je n'en avais ni le temps ni les moyens.

Je terminerai cette longue liste en signalant que parmi les reptiles il y a une espèce de crocodiles ou caïmans aux proportions gigantesques...

A S. Bonaventura — Ma première messe dite sur le Territoire des Colonies — Le Général Pando — Aperçu topographique et climatologique des environs de Rurrenabaque et de S. Bonaventura.

Tout occupé à admirer ces magnificences de la nature, je ne m'étais pas aperçu que nous nous approchions de l'hacienda, dite de S. Michel. Là nous attendait un envoyé du Général Pando, le capitaine Salinas. Nous laissons notre *callapo* pour prendre place avec M. Guzman sur une autre barque appelée *Balza*, et à 7 heures du soir le 29 août, nous atterrissions au petit port de Rurrenabaque. Tout auprès, ou plutôt vis à vis et groupée la population de San Bonaventura, résidence du Général Pando, Délégué national pour le Territoire



S. Exc. le Général Pando.

des Colonies. Le Capitaine Salinas nous fit descendre et courut annoncer notre arrivée au Général. La rencontre fut très émouvante. Le Délégué avait appris l'incident du *Salgebra* et attendait de nouveaux détails ; il ne croyait pas à notre venue, et il pensait en me voyant, avoir à faire avec un revenant. Je lui expliquai l'accident et je l'entreteins de D. Reyneri qu'il connaît personnellement et avec lequel il est lié d'une très étroite amitié. Nous passâmes la soirée ensemble, au cours de laquelle on agita la question d'un futur établissement salésien à San Bonaventura, et le Général voulut lui-même me dresser un lit dans la modeste cabane qu'il habite.

Le lendemain jour de la fête de Ste Rose de Lima, patronne de l'Amérique, je désirais vivement célébrer la sainte messe pour remercier cette grande sainte de m'avoir conduit sain et sauf au port ; j'ajoute que Ste Rose est la patronne de l'Inspection et la titulaire de notre Maison de Lima où tous les ans sa fête est célébrée avec la plus grande solennité... J'avais bien apporté un autel portatif, mais je l'avais laissé

sur le *Callapo* qui ne devait arriver que vers dix heures. J'attendis patiemment et à onze heures je pouvais offrir le saint Sacrifice dans la chapelle de San Bonaventura. Le Général y assistait, entouré des quelques autorités du lieu et de toute la population. Je rendis grâces à la divine Providence pour les nombreux bienfaits dont elle m'avait comblé pendant le voyage et je sollicitais de Ste Rose qu'elle daignât étendre sa protection sur ces Colonies comme elle l'avait déjà fait pour le Pérou et la Bolivie. Il y avait déjà quelques jours que je n'avais pu dire la sainte Messe ; aussi ce fut pour moi une véritable consolation et j'eus la conviction que Notre Seigneur avait accepté les fatigues et les dangers de mon voyage pour le bien des âmes et le progrès matériel et moral de ces pauvres populations.

Le Général Pando, pendant tout le temps qu'il fut Président de la Bolivie, s'intéressa vivement et prit une part active à la colonisation de ces riches et si importantes régions. Il les connaissait parfaitement, ayant été chargé par les Gouvernements précédents de différentes missions, et il en avait prévu le splendide avenir. Parvenu à la fin de son mandat de Président, il accepta le titre et la charge de Délégué national de ce Territoire, et par amour patriotique il renonça à celle de Ministre plénipotentiaire à Londres, afin de pouvoir mieux se consacrer à la colonisation de ces contrées et ainsi servir son pays, bien qu'il dût se résigner à toutes les privations et à tous les sacrifices. Il n'y a pas encore une année qu'il s'est mis à l'œuvre, mais grâce à son activité, au concours des diverses autorités du pays et à l'assistance d'une petite troupe de 200 hommes chargés de la police, la situation de ces populations s'est bien améliorée sous tous les aspects. Des routes ont été ouvertes, on a construit de plus amples cabanes et même des maisons ; un hôpital a été construit, un plus grand nombre de barques assurent les transports ; de nouveaux établissements commerciaux s'y sont fondés en même temps que les colons y venaient plus nombreux....

San Bonaventura fondée par le R. P. Raphaël Sarz en 1882, comprend une population de 150 habitants tandis que *Rurrenabaqua*, placée de l'autre côté du *Beni* et plus ancienne, en compte environ 560. Le commerce est déjà important et on peut affirmer qu'avec les nouveaux moyens de communication il ira en augmentant. Ces deux localités ont leur importance au point de vue topographique ; elles communiquent au Nord avec le fleuve *Beni* par la route de *Balenones*, au Sud avec les fleuves *Mañiri* et *La Paz*, à l'est se trouvent les peuplades de *S. Anna* et de *Reyes*, enfin à l'Ouest la province de *Caupulican*.

Le climat, nécessairement chaud comme dans tout l'Orient, a une température moyenne de 24 degrés centigrades, mais de légers vents y apportent une fraîcheur raisonnable. Hélas ! les moustiques abondent à la partie supérieure du *Beni*, et les fièvres tierces y sont presque à l'état endémique. En général le pays est sain et il n'y a nul doute que lorsque les voies de communication seront entièrement construites, surtout le chemin de fer qui aura son point de départ à *La Paz*, on assistera à de nombreuses émigrations.

La fertilité de la terre est d'ailleurs merveilleuse dans son exubérance. Le déboisement ef-



BOLIVIE — Indiens Tacanos du Río Beni.

fectué a permis de planter sur un terrain très fécond la canne à sucre, le yuca, le riz, le maïs, le cacao, le tamarinier, le *guayabas*, le *linconi*, le *naranci*, l'arbre à pain, le caféier, le cotonier, etc. Que de belles prairies pour les paturages !

Comme je le disais de suite, une des populations importantes qui a des relations avec *S. Bonaventura* et *Rurrenabaqua* est celle de *Reyes* qui compte 800 habitants et est à une distance de huit lieues. Une seconde est celle de *Tum-pasa* qui compte de 7 à 800 habitants et qui est à 16 lieues dans une position magnifique. La grande province du *Beni* a une étendue de 264,460 kilomètres carrés et sa population atteint le chiffre de 32,150 habitants. Sa capitale est *Trinità* avec 429 âmes. Le Territoire national des Colonies dont le chef-lieu est *Rurrenabaqua* s'étend sur 90000 kilomètres carrés et contient environ 11, 800 habitants.



L'Œuvre de Dom Bosco sur le Territoire national des Colonies et dans la province du Beni — Une journée de mission à San Bonaventura — L'adieu.

Je consacrai les quatre jours que je passai avec le Général Pando à prendre des informations et à étudier s'il était possible d'établir notre œuvre dans cette région. Or, d'après tout ce que j'ai pu recueillir, voir et observer, il n'y a pas de doute que l'œuvre de Dom Bosco pourrait y faire et y ferait certainement un grand bien. Il s'agirait tout d'abord d'y installer des ateliers et une école d'agriculture. Ici en effet les métiers et l'agriculture sont très négligés, et je crois qu'avec deux établissements de ce genre que le Gouvernement protégerait efficacement, on arriverait à former peu à peu de nouvelles générations qui s'adonneraient à la culture de ces terres fertiles ou établiraient des ateliers et des fabriques pour y travailler tous les riches produits de cette région.

Déjà les Pères Franciscaïns s'occupent à *S. Anna, Covendu, Tuscupasa*, des besoins moraux et religieux de ces excellentes populations, mais c'est peu pour tant de monde si éloigné, et les Salésiens ne seront pas de trop, tout particulièrement à *Rurrenabaque* et le long du Mapiri dont les populations sont abandonnées.

J'employai ma dernière journée à donner une espèce de mission. Le 2 septembre je dis la sainte Messe à *Rurrenabaque* en présence du Général Pando, des autorités, de la garnison et de presque toute la population, puis j'avertis à la fin que le lendemain, à *San Bonaventura* je me mettrais à la disposition de tous pour les baptêmes, les confirmations et les cérémonies du mariage. De fait je fus très occupé jusque dans l'après-midi, mais ce fut aussi une journée de sainte allégresse qui accrût encore en moi le vif désir d'une fondation salésienne, en constatant l'immense bien que nous pourrions y faire, surtout dans l'état d'abandon où se trouvent ces pauvres gens.

Je dois ici remercier chaleureusement le Général Pando qui, durant tout le temps de mon séjour, eut pour moi les attentions les plus délicates. Il me répétait souvent qu'il avait étudié l'œuvre de Dom Bosco, les avantages qu'elle fournit à la société, le bien qu'elle produit au milieu de la jeunesse pauvre et abandonnée, et il est d'avis qu'à *San Bonaventura* l'établissement d'une œuvre salésienne sera un des principaux facteurs de la colonisation. Il avait admiré notre rapide développement, et il me chargea, bien cher Père D. Rua, de vous remercier de l'intérêt que vous portez à ces chers enfants du Territoire.

Ayant appris qu'après notre tragique aven-

ture de *Salgebra*, j'avais dû poursuivre mon voyage sans être muni de quoi que ce soit, il ordonna au trésorier de la Délégation de me fournir tout ce qui m'était nécessaire jusqu'à Lima. Que Notre Seigneur veuille bien lui payer ma dette de sincère reconnaissance en exauçant ses vœux qui sont également ceux de son Gouvernement, à savoir, en assurant la prompte fondation d'une Maison salésienne au *Beni*.

Sur le tard de l'après-midi du 3 septembre, l'excellent M. Guzman me faisait prévenir que tout était prêt pour le départ, et je m'embarquai bientôt avec lui sur une grosse barque, disant adieu à San Bonaventura. A ce moment je sentis encore plus qu'auparavant l'espérance que d'autres fils de Dom Bosco y retourneraient assez promptement pour prendre possession de cette mission. D'ici ce moment, que Marie Auxiliatrice étende sur ce vaste Territoire des Colonies sa maternelle protection.

Le retour jusqu'au Mapiri — Du Mapiri à La Paz — Sentiments de reconnaissance — À Sucre.

Nous sommes de retour, et le retour est toujours plus long que l'aller, trois fois même plus long, car il faut remonter le courant, à plusieurs endroits tirer l'embarcation au moyen de la *mora* (corde végétale), et parfois se résigner à des bains involontaires.... Tous ceux qui ont fait ce voyage m'ont affirmé qu'ils ont été exposés à se noyer. Chaque année on compte de quatre à cinq noyades. Pauvres bateliers que les nôtres qui travaillaient de toutes leurs forces pour avancer contre le courant. Le retour est encore plus monotone, car on fait très peu de chemin à la fois, et on est souvent obligé de débarquer et de marcher sur la plage, sous une chaleur torride qui étouffe, ou sur de grosses pierres qui déchirent les chaussures et ensanglantent les pieds, comme à *Retama, Nubes*, etc. Puis les moustiques viennent encore ajouter leurs douloureuses piqûres à la lenteur et aux fatigues du voyage. On peut dire qu'ils sont les maîtres du terrain ; ils pénètrent par la bouche, les yeux, les narines, plus désireux, dirait-on, d'être mangés que de manger. C'est un véritable fléau. Enfin nous parvenons après douze jours à Charopampa située tout près du port de Mapiri ; j'avais retrouvé à Carura l'ami Bollati qui, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, me conduisit sur sa barque à bon port. Je terminais ainsi ce voyage que je n'oublierai pas de si tôt sur le fleuve Mapiri, et à tous ceux qui devront l'entreprendre je conseillerai de se recommander à tous les Saints et de répéter fréquemment et

avec ferveur : *A flumine « Mapiri » libera nos, Domine.*

Quelle aimable réception me firent à Charo-pampa les fidèles Coopérateurs Adolphe Ortega et Germain Decher qui s'ingénierent à me faciliter le reste du voyage jusqu'à Sorata où je me dirigeais dès le 17 septembre. Le 19 je couchai à Tolapampa où j'eus beaucoup à souffrir, car il n'y avait dans ce lieu isolé et tout à fait désert qu'une misérable cabane abandonnée, sans toiture ni porte, et la nuit était plus que fraîche. Je fus pris d'une forte fièvre qui m'affaiblit beaucoup. Quoi qu'il en fut, je me remis en marche, très fatigué, et je me trouvai enfin à Sorata où j'abandonnai mon pauvre coursier. Je devais attendre pendant deux jours la diligence, mais les bons Pères de la Merci me firent trouver courte cette attente, tant ils me comblèrent de prévenances. Je dois également des remerciements au Sous-Intendant Sergio del Castillo qui me témoigna les mêmes marques de sympathie qu'à mon premier passage.

Le 25 je rentrai à La Paz où m'attendaient avec impatience et me reçurent avec grande joie mes chers confrères et nos enfants. Comme je remerciai avec ferveur, dès le premier instant de mon arrivée, Notre Seigneur et Marie Auxiliatrice de leur toute puissante protection et des innombrables bienfaits dont ils m'avaient comblé!

Je ne restai que fort peu de temps à La Paz, car j'avais hâte de revoir notre Etablissement de Sucre. Encore sept nouveaux jours de voyage, dont deux en diligence et cinq à cheval. Hélas ! je fus accompagné durant le commencement du parcours d'une violente tempête de vent mêlée d'une poussière noire qui obscurcissait la lumière du jour. Je dus me rendre de La Paz à Oruró dans la voiture peu commode qui fait le service de la poste, et la neige vint me couvrir au dessus des sacs de lettres sur lesquels j'étais assis. Certes, je trouvais là une différence avec la chaleur excessive du Beni. Je rencontrai les mêmes difficultés entre Oruró et Challapata, et ce ne fut qu'avec peine que j'atteignis Sucre où j'assistai à la distribution solennelle des prix aux élèves de notre école professionnelle. C'est pour la première fois que 6 apprentis obtinrent leur diplôme de maîtres. Toutes les autorités et les principales familles de Sucre apprécient hautement l'Oeuvre Salésienne et lui donnent un généreux appui. L'Etablissement de La Paz va, lui aussi, se développant rapidement et sérieusement.

Je mets fin à cette relation avant de me diriger, pour en faire la visite, vers notre nouvelle Maison de Cuzco au Pérou. Là encore comme d'ailleurs partout nous devons manifester notre

profonde reconnaissance aux Evêques, aux Autorités civiles, au Clergé et aux Coopérateurs : tous contribuent puissamment à l'œuvre de Dom Bosco.

Bénissez, bien vénéré Père, vos enfants qui se trouvent dans les Républiques du Pérou et de la Bolivie, bénissez leurs Coopérateurs et leurs élèves et bénissez d'une manière toute particulière votre fils tout dévoué en N. S.

D. CYRIAQUE SANTINELLI,
prêtre.

Cuzco (Pérou), 20 octobre 1905.



Bibliographie

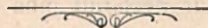
Livres gracieusement offerts à notre Direction.


ÉTUDES — 7 mai 1901: L'évolution de l'art marial pendant les XIVe et XVe siècles, *Louis Chainé*. — La réforme de l'Église russe, *Antoine Malvy*. — Le Souvenir de saint Hippolyte, *Adhémar d'Alès*. — La valeur des théories physiques, *Pierre de Vregille*. — Gardons nos Églises, *Paul Auclerc*. — Le Fondateur des Pères du Saint-Esprit: Claude-François Poullart des Places (1679-1703), *Henri Chérot*. — Bulletin de théologie, *Paul Bernard*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 mai 1906: Les Variétés du sentiment religieux, *Lucien Roure*. — L'Évolution de l'art marial pendant les XIVe et XVe siècles, *Louis Chainé*. — Le Souvenir de saint Hippolyte, *Adhémar d'Alès*. — Les « Primaires », *Paul Dudon*. — Histoire du Japon, *Alexandre Brou*. — Sur les traces de Don Quichotte, *Joseph Boubée*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. Événements de la quinzaine.

Le Rôle social de la Charité, par *P. Drillon*, avocat. — 1 vol. in-12. Collection *Science et religion* (n° 377). Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VI).

La charité n'est pas seulement un instrument de perfectionnement individuel ; elle est aussi une vertu sociale : celui qui fait l'aumône ne remplit donc point pleinement son devoir s'il ne se préoccupe des conséquences sociales et du mérite extrinsèque de son acte. Il doit veiller à ce que cette aumône serve à l'intérêt commun. Discerner le vrai pauvre du faux ; connaître et apprécier les causes de la mendicité et du vagabondage, s'informer de la législation sur ce point délicat, s'initier au fonctionnement des œuvres privées qui permettent de faire la charité avec toute sécurité, c'est une tâche qui s'impose à tous et qui sera singulièrement facilitée par la lecture de ce livre précis, court et substantiel.





GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

LA Sainte Église célèbre au 16 juillet la fête de Notre Dame du Mont-Carmel. Cette fête a pour objet de nous rappeler les grâces innombrables que la très-sainte Vierge a obtenues du Ciel aux enfants du Carmel et aux associés du Scapulaire; elle nous rappelle aussi que cette divine Mère nous entoure comme d'un bouclier impénétrable, pour nous protéger et nous faire entrer dans la véritable terre promise, malgré les ennemis et les obstacles dont la route est remplie. Jamais on n'a ouï dire qu'un fidèle serviteur de Marie ait été abandonné; elle les garde et les protège jusqu'à ce qu'ils soient entrés en possession de la paix éternelle. Ceux-là mêmes qui n'en connaissent pas la pratique, ont souvent éprouvé les salutaires effets de ce saint habit: à combien de périls, de l'âme et du corps, n'ont pas échappé des milliers d'hommes, par la vertu du Scapulaire, dont une main pieuse les avait revêtus à leur insu. Il faudrait des volumes pour rapporter les prodiges que la foi en la puissance de la Vierge du Carmel accomplit parmi les chrétiens. Qu'il suffise de dire qu'on a souvent vu la vertu du Scapulaire dissiper des orages, apaiser des tempêtes, éteindre des incendies, amortir des coups mortels, guérir des maladies incurables, briser la chaîne des captifs, convertir des pécheurs obstinés, sauver des âmes désespérées

*
**

En mars dernier, un de mes parents tombait gravement malade et le médecin pronostiquait une pulmonie double. Malgré des soins habiles et dévoués, le mal fit de si rapides progrès que le huitième jour on avait perdu tout espoir. On lui administre les derniers Sacrements, et nous attendons, plein d'anxiété le moment où il ne respirerait plus. Un ami nous conseille de nous tourner vers Notre Dame Auxiliatrice, et aussitôt nous commençons une neuvaine à cette bonne Mère, en nous servant précisément de la formule de prières conseillées par Dom Bosco. La neuvaine n'était pas encore terminée que le cher malade commençait à se sentir un peu mieux; nous redoublons d'instances près de la très sainte Vierge, et quelques jours après, le docteur déclarait mon cousin hors de danger, reconnaissant lui même que la gué-

raison surpassait toutes ses prévisions. Merci à Notre Dame Auxiliatrice à laquelle nous ne saurons jamais assez témoigner notre profonde et filiale reconnaissance!

Montpellier, 8 mai 1906.

T. H.

*
**

Ayant été très souffrant, il y a quelques mois, j'avais fait une promesse à Notre Dame Auxiliatrice, pour les chers enfants de Dom Bosco, si mon état s'améliorait et me permettait de reprendre mes affaires. Ayant été exaucé, je m'acquitte aujourd'hui et avec grande joie de ma dette en vous faisant parvenir ma petite offrande. Louanges et gloire soient rendues à cette bonne Mère que l'on n'invoque jamais en vain.

Bruges, 26 avril 1906.

A. de G.

*
**

J'avais prié pendant quinze ans pour la conversion d'une personne qui m'est bien chère. Voyant que je n'obtenais pas cette grâce aussi vite que je le désirais, j'ai eu recours tout particulièrement à Marie. Cette personne s'est convertie d'une manière miraculeuse et elle fait actuellement de sérieux progrès dans la vertu. Je supplie toutes les personnes qui sont dans l'ennui, de ne jamais désespérer, car j'affirme que du cœur de la très sainte Vierge, avec la persévérance de la prière, on obtient tôt ou tard ce qui est pour notre plus grand avantage.

Saint-Étienne, 7 mai 1906.

R. J. S. M. E.

*
**

Une mère de famille dangereusement malade a été guérie par Notre Dame Auxiliatrice. Ci-joint un mandat-poste de quinze francs en actions de grâces.

Nice, 1^{er} mai 1906.

J. V.

*
**

Je vous envoie cinq francs pour le sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice. J'avais promis cette petite offrande en priant la très-sainte Vierge de protéger et de conserver des enfants qui me sont chers: Je la remercie et je lui recommande encore bien des affaires.

Saint-Brieuc, 23 avril 1906.

C^{tesse} DE LANSALUT.

*
**

Ayant promis à Marie Auxiliatrice de faire célébrer une messe en son honneur dans le sanctuaire du Valdocco à Turin, si elle m'obtenait la solution d'une grave affaire temporelle, la grâce ayant été obtenue, je viens remplir ma promesse. Ci-joint un mandat de cinq francs.

Haute-Garonne, mai 1906.

B. P.

*
**

En reconnaissance d'une grande grâce obtenue à la suite d'une neuvaine à Marie Auxiliatrice, je m'acquitte de la promesse que je lui avais faite, par l'offrande de ces dix francs.

Trois-Fonds, 20 mai 1906.

P. K.

*
**

La santé délicate de notre sœur nous donnait depuis longtemps de vives inquiétudes, mais elle tomba un jour dans une telle langueur qu'une catastrophe était à redouter. Le mal fit de si rapides et si terribles progrès qu'à un moment nous crûmes, mon frère et moi, n'avoir plus qu'un cadavre devant nous. Oh! comme dans ces tristes circonstances la foi devient généreuse d'expédients surnaturels! On oublie tous les vains préjugés pour recourir aux sources d'où découlent les véritables remèdes. Une pensée se fit jour dans notre esprit. Nous fîmes, tous deux, en secret, une promesse en l'honneur de Marie Auxiliatrice si sa bonté toute puissante venait au secours de notre chère malade. Notre confiance ne fut pas trompée: quelques heures plus tard l'excès du mal commençait à diminuer, et bientôt notre sœur reposait tranquillement. Nous sommes heureux aujourd'hui d'offrir à notre bonne Mère du Ciel l'hommage de notre reconnaissance la plus vive. Ci-joint un petit mandat-poste de deux francs.

Vallée d'Aoste, mai 1906.

R. V.

*
**

C'est le cœur plein de reconnaissance que je viens vous prier de vouloir bien insérer au *Bulletin* l'expression de mon immense reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice qui a daigné m'accorder la guérison de mon petit et cher enfant. Nous désespérions de le sauver; les médecins l'avaient pour ainsi dire abandonné; mais j'eus la pensée de recourir à la très-sainte Vierge. Mon Henri est aujourd'hui sinon complètement guéri, du moins hors de danger. Veuillez, s'il vous plaît, faire célébrer une Messe en l'honneur de la Madone, et que cette bonne Mère continue de veiller sur nous tous.

Toul, 26 avril 1906.

L. M.

*
**

J'ai l'honneur de vous adresser ce trop faible mandat-poste pour le pain de vos orphelins: je le fais pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance que j'ai contractée envers Notre Dame Auxiliatrice qui certainement a daigné

m'accorder sa protection et manifester sa puissance dans un affaire d'une très grande importance.

Laval, mai 1905.

E. T.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Belley (Ain): P. E. G., guérison obtenue.

Cartigny (Somme): A. B., 2 fr., grâce obtenue.

Anvers (Belgique): L. G.: 10 fr. pour une grâce obtenue.

Diest (Belgique): E. A., en remerciements pour la guérison d'un enfant gravement malade.

Montpellier: S. B., 5 fr. pour guérison obtenue et pour obtenir plusieurs grâces, en particulier une bonne mort.

Paris: A. P., 5 fr. pour guérison obtenue.

Rosheim: M. O., 4 marks pour une faveur reçue.

Rouen: M. M. 2 fr pour grâce obtenue.

Saint-Maurice (Valais-Suisse): R. B., 55 fr. en actions de grâces.

Hazebrouck: Mme E., 4 fr. pour une grâce obtenue.

Saintes: G. P., offrande pour grâces obtenues.

Lyon: Mlle A. B., 10 fr. pour grâce reçue.

Saint-Cezert: G. D. offrande pour grâce reçue.

Saint Gouvy: G. P. 10 fr. pour grâce obtenue.

ferventes, plus actives de beaucoup qu'elles ne l'étaient avant la Révolution française, et cela sans fracas, par la simple et naturelle évolution des choses, qui pourrait douter de l'avenir?... Si la Révolution française n'a pas réussi à détruire l'Eglise et ses institutions essentielles, vous, pygmées, vous n'y réussirez pas davantage!

C'est à la liberté que toutes ces violences et ces folies nuisent le plus; c'est à la démocratie, cette forme si naturelle, si simple et si légitime de la liberté moderne... Sachez-le bien, tant que la démocratie française n'aura pas flétri et désavoué de tels hommes et de tels principes, elle méritera tous les affronts, tous les déboires qui ont déjà trop souvent fait de son histoire la risée à la fois des habiles et des simples de ce monde... La simple menace, mais la menace trop fondée de leur triomphe possible, suffit pour allumer toutes les paniques... Persécuteurs affichés de la conscience chrétienne comme de toute religion révélée, c'est vous qui jetez les peuples sous le talon des autocrates, des conquérants de l'intérieur. Vous avez beau vous associer à la réprobation des âmes libérales, contre les Dix-huit brumaire et les Deux décembre, vous faites sourire de pitié. car c'est vous qui rendez ces journées inévitables et ces dictatures triomphantes; c'est vous qui en êtes les précurseurs et les véritables auteurs, en condamnant les nations à l'affreuse alternative du despotisme ou du terrorisme sacrilège... Séparez-vous ouvertement de la liberté comme la liberté se sépare de vous. Vous en êtes les vrais, les pires, les éternel ennemis.»

MONTALEMBERT.

PAGE À RELIRE

*C*E qui console, disait Montalembert au sujet de l'expulsion des ordres religieux, c'est la profonde inutilité de toutes ces violences, l'impuissance dérisoire et la confusion définitive de tous ces tyranneaux et de tous ces persécuteurs. Car l'expérience est là pour le prouver, on aura beau les chasser, les dépouiller et les proscrire, aujourd'hui en Espagne ou demain en France, après-demain les congrégations religieuses reviendront comme elles sont déjà revenues partout et toujours. Puisqu'elles sont aujourd'hui parmi nous plus nombreuses, plus

CHRONIQUE SALÉSIENNE

HECHTEL (Belgique). — Un berceau salésien.

Ce berceau d'espérance se trouve en Belgique sur les confins de l'Allemagne et de la Hollande : c'est le Noviciat-Scolasticat de la province belge. Il est situé en pleine campagne, presque dans le désert, car la Campine limbourgeoise est littéralement le désert de la Belgique, mais c'est un désert qui a fleuri, selon l'énergique expression du prophète. Il s'est couvert de fleurs spirituelles qui embaument la terre et réjouissent les anges. Le Limbourg est la partie catholique par excellence de la catholique Belgique. C'est dire que nous sommes entourés de paroisses, soit rurales, soit urbaines, foncièrement chrétiennes.

Ne peut-on pas dire aussi que le scolasticat de Hechtel est un parterre de fleurs odoriférantes et variées. Ces fleurs sont variées, car les unes sont indigènes et ont un arôme flamand ou wallon ; les autres sont allemandes, elles ont été transportées de l'Alsace, de la Lorraine, des provinces rhénanes et presque de Bavière ; la Suisse allemande elle-même nous a envoyé quelques produits de ses profondes vallées et de ses abruptes montagnes. Enfin les autres fleurs sont françaises ; ce sont des graines que la tempête a jetées sur le sol belge. Les unes viennent de l'Ardeche et de la Lozère, pays de châtaignes, de mûriers et de vaillants chrétiens ; d'autres ont poussé dans la lande bretonne, au milieu des fougères et des genêts d'or, ou sur le rivage de la grande mer, parmi les dunes, les falaises et les rochers granitiques.

Un autre pays maritime, la Hollande, commence aussi à nous envoyer les enfants de ses ferventes paroisses catholiques.

Mais que font ces jeunes gens ? car les élèves de Hechtel sont tous des jeunes gens dans la fleur de l'âge. Les uns sont au noviciat et devant Dieu réfléchissent à la grande résolution qu'ils ont prise de s'engager par vœu dans la voie de la perfection, sous l'étendard de D. Bosco et de la Picuse Société Salésienne ; ils se préparent à contracter leurs premiers engagements après un an révolu d'épreuves. Leur grand travail est la prière, la méditation des vérités saintes et l'apprentissage des vertus religieuses. Ils ont quelques occupations manuelles, car la maison Salésienne de Hechtel est entourée d'un grand jardin dépendant d'une petite ferme. Au milieu de ces occupations, ils goûtent les douces joies du service de Dieu et l'allégresse du sacrifice. Dom Bosco a pris pour devise : « Servir Dieu dans la joie ». Cette devise ne se réalise nulle part mieux que dans les noviciats, et il faut voir l'entrain qui règne au moment des récréations, la ferveur dans les chants religieux et la perfection avec laquelle on exécute les mélodies grégoriennes. La chapelle est commune aux novices et aux sco-

lastiques, et c'est entre les uns et les autres une sainte émulation pour chanter les louanges de Dieu, dans l'harmonie des voix et l'union des cœurs.

Les autres habitants de Hechtel partagent leur temps entre la prière, les récréations animées et le travail intellectuel ; ils font ce qu'on appelle le scolasticat de la philosophie. Ce scolasticat dure deux ans. Outre le cours complet de philosophie scolastique, il y a le cours d'apologétique, le cours de littérature latine et française, le cours de science et de pédagogie. C'est le complément des études secondaires et un premier acheminement vers le sacerdoce.

La ferme et le jardin sont cultivés par de braves coadjuteurs qui servent Dieu en sanctifiant le travail des mains. La maison de Hechtel est un grand bâtiment d'une seule pièce avec une vaste cour d'un côté et un jardin de l'autre. Dans la cour se dresse une coquette chapelle dédiée à Notre Dame de Lourdes. Elle a été construite par les frères Mallet, dont l'un est curé dans le voisinage, saint et digne prêtre entouré de l'estime universelle. La chapelle a été édifiée pour satisfaire à la dévotion locale, car le culte de N. D. de Lourdes est très répandu dans la province du Limbourg et dans toute la Belgique. On voit peu d'églises qui n'aient leur grotte de Lourdes ou au moins un tableau de la célèbre apparition. Chaque jour, un des prêtres attachés à la maison célèbre la messe à la chapelle, et c'est là que chaque année on fait le mois de Marie.

Pour faire profiter la population hechtelloise de notre présence, nous avons ouvert un patronage paroissial qui fonctionne dans les meilleures conditions. De plus, nous faisons l'école du soir pendant l'hiver, et l'école du dimanche, au matin de ce jour, avant la grand'messe.

Ainsi, partout où le bon Dieu envoie les fils de Dom Bosco, ceux-ci trouvent l'occasion de faire leur œuvre d'éducation populaire selon l'esprit de leur fondateur.

La maison d'Hechtel, avons-nous dit, est un berceau d'espérance. C'est un berceau d'espérance, d'abord pour la Belgique, puisque c'est la pépinière salésienne de la province belge. Les jeunes gens nous viennent des deux maisons de Liège, de celles de Gand, de Verviers et de Tournai. Ils s'y préparent à multiplier dans l'avenir les foyers salésiens sur le sol si catholique du royaume belge.

La maison de Hechtel est un berceau d'espérance pour l'empire d'Allemagne. Beaucoup des élèves sont allemands ; ils conservent au fond de leur cœur un ardent amour pour leur patrie. Ils savent qu'elle est en majorité protestante ; que la partie catholique garde péniblement ses positions ; que l'éducation est partout imprégnée de rationalisme ; aussi, dans leur ferveur d'apôtres,

nourrissent-ils l'espoir de ramener à Notre Seigneur l'empire d'Allemagne tout entier en y implantant l'esprit et les œuvres salésiennes.

La maison de Hechtel est un berceau d'espérance pour la Hollande qui en est voisine et qui se montre si favorable aux œuvres catholiques. C'est un pays aux larges conceptions sociales, qui a donné asile à un nombre considérable de congrégations expulsées, au point que le diocèse de Ruremonde possède, à lui seul, plus de mille communautés religieuses.

Là, on ne marchande pas la liberté à la religion. Elle a ses églises bien à elle, ses écoles, ses œuvres de jeunesse, etc. etc., elle peut acquérir et bâtir à son gré. Il en est de même de toutes les associations légales, sans en exclure les couvents et les monastères.

Enfin, la maison de Hechtel est un berceau d'espoir pour la France. La langue officielle de l'établissement est la langue belge, c'est à dire, française. Il est vrai que nous sommes en pays flamand, qu'on y parle flamand ou hollandais, ce qui est à peu près la même chose. On y parle aussi en allemand, et ces deux langues sont estimées et cultivées, mais l'enseignement se donne en français ; toutes les classes y sont faites en français, ainsi que la prédication. Espérons donc que d'ici à peu de temps, la Congrégation salésienne comptera deux provinces de plus, dont l'une sera hollandaise avec son noviciat et scolasticat de langue hollandaise, et l'autre allemande avec son noviciat et scolasticat de langue allemande. Espérons aussi que, malgré l'orage, et dans un avenir prochain, les deux provinces françaises revivront, celle de S. Lazare au midi et celle de S. Denys au nord, et que la maison d'Hechtel leur enverra de vaillantes recrues.

Tel est le berceau salésien de Hechtel, et telles sont les espérances qu'il garde ; leur réalisation dépend avant tout de la grâce de Dieu, mais aussi de nos efforts personnels et de la générosité de nos Coopérateurs.

LE SUCCESSEUR DE DOM BOSCO en Sicile, à Malte et à Naples.

Notre Vénéré Supérieur Général Dom Rua, se remettait en voyage dès le lendemain même de Pâques. Son intention était cette fois de visiter en Sicile les Maisons salésiennes et principalement celles qu'il n'avait pas encore vues. De là il devait se rendre dans l'île de Malte et rentrer par Naples. Le voyage jusqu'en Sicile fut très rapide et Dom Rua ne s'arrêta que peu d'instant dans nos Maisons de Sampierdarena, Pise, Livourne, Rome, Genzano et Naples ; il était accompagné de M. l'Inspecteur D. J. Barberis.

SICILE. — Dom Rua débarquait, le 21 avril, sur le quai de *Messine* où l'attendaient D. Piccolo, Inspecteur de la Sicile, plusieurs directeurs des Maisons de cette province et un grand nombre de Coopérateurs.

Le même jour il se rendait à *Catane* où il arrivait à 10 heures du soir. La musique instrumentale le salua d'un de ses plus beaux morceaux, et tous les

enfants l'accueillirent au cri mille fois répété de *Vive Dom Rua*. Cette manifestation tardive et toute spontanée étonna un peu les voisins, mais lorsqu'ils en surent le motif, ils ne tardèrent pas à quitter leurs maisons et à se mêler à la foule des sympathiques manifestants. D. Rua se rendait le lendemain faire visite à l'Eminentissime Cardinal-archevêque Francisca Nava. Il avait auparavant présidé la clôture des Exercices Spirituels auxquels avaient pieusement assisté tous les élèves de l'établissement. Il trouvait encore dans l'après-midi le temps de visiter l'Oratoire S. Philippe de Néri et le grand pensionnat dirigé par les Filles de Marie Ausiliatrice.

Le Vénéré Supérieur était, le 23, à *San Gregorio*, et toute la population l'attendait à l'entrée de la ville. Mettant pied à terre il fit une véritable entrée triomphale au milieu des petits enfants de l'Oratoire et des jeunes clercs salésiens, escorté du Syndic qui le salua au nom de tous ses administrés et précédé de la musique municipale. Le cortège se dirigea tout d'abord vers l'église paroissiale où Dom Rua après avoir traduit en termes vibrants l'émotion que lui causait cette réception, donna la bénédiction du T. S. Sacrement.

Il prenait quelques heures du lendemain pour se rendre à *Pedara* et visiter l'Institut Saint Joseph. Même accueil de la part de tous ces bons amis qui l'avaient déjà vu en 1900. Il était bientôt de retour à *San Gregorio* où il pouvait consacrer la soirée aux confrères de l'Oratoire et à leur enfants. Le 24, il célébrait le saint Sacrifice dans la nouvelle chapelle qui n'est pas encore complètement achevée, adressait quelques paroles aux Coopérateurs et à l'immense foule qui avait tenu à assister à la Messe ; puis après avoir salué Mgr Genuardi, évêque d'Acireale qui se trouvait en ce moment au couvent de Sainte Anne, il revenait à *Catane* d'où il devait s'embarquer pour Malte.

À MALTE. — La visite du Successeur de Dom Bosco à Malte fut un véritable événement. Dom Rua qui avait pris passage sur le vapeur *Adria* arrivait à quai vers une heure du matin et y trouvait l'Inspecteur de la Province, D. Lovisololo, le directeur de l'Institut Saint Patrice et de nombreux Coopérateurs salésiens maltais. La surprise du vénérable Supérieur fut plus grande en voyant à l'entrée de la Maison tous les élèves qui n'avaient pas voulu prendre de repos mais avaient préféré illuminer les cours, les portiques, etc... Dom Rua fut à Malte l'objet de attentions les plus délicates tant de la part du Gouverneur général qui le reçut en audience particulière et s'entretint avec lui de la manière la plus exquise, que de celle de Mgr l'archevêque, de toutes les autorités et des Coopérateurs au premier rang desquels nous nous faisons un devoir d'inscrire les noms de Mgr Farruggia, directeur diocésain et de Mrs. Gálea et Zammuto, grands admirateurs de l'Œuvre salésienne et bienfaiteurs de la première heure.

Il ne nous est pas possible de décrire la grande joie de tous les enfants de l'Institut Saint Patrice qui tinrent à offrir à leur Père bien-aimé une fort

jolie représentation dramatique, mêlée de gracieuses compositions en diverses langues. Dom Rua ne pouvait disposer que de peu de temps et cependant il put s'entretenir avec chacun des enfants, faire une conférence aux nombreux Coopérateurs, et visiter les différents établissements de bienfaisance de la ville. Il dut enfin reprendre la mer, mais il emportait de sa visite à l'île de Malte le plus agréable souvenir.

Il débarquait le premier mai à *Syracuse* où il était l'hôte de M. le chanoine Lantieri. Il continua son voyage par *Noto* où l'attendait à la gare Mgr

l'approcher et recevoir sa bénédiction. Beaucoup d'entre elles avaient fait trois et quatre heures de chemin pour le voir. Splendide et inoubliable réception à *Palerme*. Dom Rua est heureux de faire dans l'église de S. Sauveur une conférence aux Coopérateurs Salésiens réunis sous la présidence de Mgr Catalanotto, directeur diocésain. Il est également très affectueusement reçu par Mgr l'archevêque de Palerme. D. Rua ne manque pas d'aller visiter l'Institut du Sacré Cœur à *S. Joseph d'Iato*, mais il tient à célébrer à l'Institut S. François de Sales de *Catane* la fête de l'apparition de l'archange



LIMA (Pérou) — Exposition Salésienne.

G. Blandini, entouré de son Chapitre, des élèves de son Séminaire et ceux de l'Institut S. Luis. C'était ensuite *Modica* où les excellents chanoines Romano et Papa lui montraient avec une certaine fierté et un grand contentement un vaste local déjà tout prêt à s'ouvrir aux Salésiens qui viendront le plus tôt possible l'occuper. En passant à *Terranova* il y visite le Patronage et il repart pour *Aragona*. Il est impossible de décrire l'enthousiasme manifesté à l'arrivée de Dom Rua, aussi bien que pendant son trop court séjour dans cette ville. Pour satisfaire la piété générale, Dom Rua célébra dans l'église cathédrale la sainte Messe à la suite de laquelle la foule des fidèles voulut défiler devant le bon Père et lui baiser respectueusement la main. Nous retrouvons D. Rua à *Cammarata* où pendant le court arrêt du train plus de 300 personnes veulent

S. Michel. Le soir même, il partait pour *Bronte*, visitait sur le parcours *Randazzo, Ali, Messine* et leurs Maisons salésiennes, partout fêté, partout acclamé, et le 10 mai il constatait *de visu* les ruines amoncelées sur la misérable Calabre.

TURIN. — Le mois de Mai au Valdocco et la Solennité de Marie Auxiliatrice.

Nous commençons par dire, au risque de nous répéter, que le tribut d'hommages offert par des milliers et des milliers de fidèles à la céleste Patronne des Œuvres salésiennes dans son magnifique Sanctuaire du Valdocco, a été aussi imposant, peut-être même, plus que les années précédentes. Chaque matin et chaque soir l'église était remplie d'une foule de fidèles avides d'entendre les solides instructions de Dom Zubléna sur les devoirs du véri-

table chrétien. Même concours pendant la Neuvaine préparatoire que prêcha le Rd. D. J. d'Isengard, prêtre de la Mission professeur d'éloquence au Grand Séminaire de Turin. Durant cette neuvaine, nombreux furent, dans le courant de la journée, les pèlerinages des diverses et paroisses et des différents établissements religieux de la ville et des environs. Hélas ! le beau jour de l'anniversaire du Couronnement de la Sainte Image, 17 mai, était gâté par une pluie diluvienne qui persistait pendant les jours suivants pour s'arrêter définitivement quasi à la veille de la solennité. Le 23, notre bonne Mère, Marie Auxiliatrice recevait de bon matin la visite de ses enfants du collège de Cuorgné. A 4 heures de l'après-midi, un de nos chers confrères prédicateur de grand renom, D. A. Carmagnola, faisait à de nombreux Coopérateurs venus d'un peu partout la conférence annuelle. Les ^{ères} vèpres solennelles étaient alors présidées par Mgr Spandre, auxiliaire de S. Em. le cardinal-archevêque de Turin. Quelques instants après la Bénédiction du T. S. Sacrement, l'extérieur du sanctuaire s'illuminait de mille et mille feux tandis que la Musique Instrumentale du Patronage faisait entendre aux amateurs de bonne musique un délicieux concert.

Le 24 mai. — Le Sanctuaire qui, la veille, n'avait été fermé qu'après onze heures, se rouvrait dès 3 heures le lendemain, et déjà plusieurs messes y avaient été célébrées. Ce ne fut plus alors jusque très tard dans la nuit qu'une succession continuelle de pèlerins et de fidèles, se confessant, communiant, sollicitant la bénédiction de Marie Auxiliatrice, tous priant, suppliant la Madone de Dom Bosco de leur accorder quelque grâce pour eux ou pour les leurs.

La messe de 7^h fut célébrée par S. Em. le Cardinal Richelmy, et la Grand'Messe de 10 h. fut chantée par S. Gr. Mgr Spandre. Pendant celle-ci M. d'Isengard prononça un éloquent panégyrique de la Madone. Et toute l'après-midi ce ne fut dans le Sanctuaire qu'une continuelle récitation de prières et de chapelets, entrecoupée de touchants cantiques populaires. Comme plusieurs groupes de pèlerins devaient regagner leur lieu d'habitation avant la nuit, Dom Rua voulut bien leur donner vers 4 h. la bénédiction du T. S. Sacrement. A 6 h. chant des Vèpres Pontificales pendant lesquelles, nous devons l'avouer, bien des fidèles furent en proie à de nombreuses distractions, mais la question qui se posait à tout instant était celle-ci : Fera-t-on la procession ? C'est qu'en effet le temps couvert toute la journée était à cette heure devenu plus sombre, et tout faisait craindre que la pluie ne se mit à tomber. Et de fait quelques gouttes se firent sentir, juste assez pour noyer la fine poussière des rues, mais elles cessèrent bientôt pour permettre à l'Auxiliatrice de faire sa visite traditionnelle à ses dévots fidèles du Valdocco, au milieu du cortège le plus magnifique. La procession ne rentra dans l'église que longtemps après huit heures, et S. Em. le Cardinal bientôt donnait la Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement aux fidèles qui avaient pu pénétrer dans le Sanctuaire. Le vénéré archevêque songeait aussitôt à tous ceux, encore plus

nombreux, restés sur la place, et se rendant sur le parvis de l'église, il bénissait la foule qui s'agenouillait recueillie pour adorer Notre Seigneur et qui se relevait quelques instants après pour acclamer son Dieu et l'Auxiliatrice des Chrétiens.

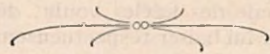
TURIN — Le Vénérable Dom Joseph Cafasso. —

Une joyeuse nouvelle nous parvenait au jour même de la solennité de Marie Auxiliatrice. Le procès ordinaire pour la Béatification du grand serviteur de Dieu, D. Joseph Cafasso, prêtre de Turin, et confesseur de notre bon Père et fondateur, Dom Bosco, a été dans la seconde moitié du mois dernier, approuvé par la S. Congrégation des Rites et notre T. S. Père le Pape. On peut donc lui donner désormais le titre de Vénérable.

PUNTARENAS (Patagonie) — Le cacique Mulatò. — Notre bien cher confrère, Dom Borgatello, chargé de la paroisse de Puntarenas, écrivait tout dernièrement à D. Rua une assez longue lettre dont nous reproduisons ces quelques lignes.

« Un des derniers caciques *Tehuelches* de la Patagonie Méridionale, Mulatò, s'était, il y a quelque temps, rendu à Santiago, avec toute sa famille pour supplier le Gouvernement de lui concéder quelque peu de terrain où il pût vivre avec ses nombreux troupeaux. Sa demande avait été favorablement accueillie, et il revenait tout joyeux, lorsque, en passant à Valparaiso où régnait alors une épidémie de variole, il en fut atteint avec tous les siens. Une de ses nièces mourut ici même, ce qui ne fit que hâter le départ de toute la famille pour le campement, qu'elle avait provisoirement abandonné, et où elle espérait retrouver la santé. Hélas ! à peine arrivé, le cacique Mulatò sentait redoubler le terrible mal, et dans l'espace de deux ou trois jours seulement, il rendait le dernier soupir. Sa femme, effrayée, abandonnait immédiatement le *toldo* et allait s'installer avec les autres indiens de la tribu à *Coyle*. Elle était bientôt elle-même victime du fléau auquel succombait encore son fils. C'est ainsi qu'est advenue presque subitement la disparition de toute la famille d'un des anciens caciques *Tehuelches*. Remercions le Seigneur qui avait daigné l'appeler à la lumière de la foi avant de l'ôter de cette vie ! »

VIEDMA (Patagonie). — Depuis quelques mois les travaux de construction du temple que l'on érigeait en cette ville en l'honneur de Notre Dame Auxiliatrice, avaient été suspendus pour des raisons majeures. Nous apprenons qu'ils viennent d'être repris avec une nouvelle ardeur, et tout fait espérer que d'ici peu on pourra procéder à la bénédiction solennelle de ce nouveau Sanctuaire qui sera un des plus beaux monuments de Viedma, et d'où la Madone de D. Bosco continuera à répandre ses grâces et ses bénédictions les plus abondantes sur la ville, les habitants et les œuvres Salésiennes déjà si florissantes.



VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Evêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE L.

Caractère particulier de la catastrophe — Foule immense qui accourt sur le lieu du désastre — Les autorités en sont informées — Deuil national — Poignante douleur des Salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice — Le catafalque construit dans l'église de la Gloire — Les funérailles — Au cimetière de Juiz de Fora — L'enquête de la justice — Preuve évidente d'un attentat criminel — Quand la lumière sur le fait? — Au tribunal de l'opinion publique — Apôtre et martyr.

La catastrophe de Juiz de Fora, déjà si épouvantable à elle seule, était accompagnée de certains détails très particuliers qui augmentèrent mille fois plus encore la consternation de tous ceux qui en eurent connaissance, C'étaient des missionnaires : c'étaient des vierges, épouses du Christ Jésus, ceux et celles qui traversaient alors les lointaines terres brésiliennes avec le seul désir d'accomplir la pacifique croisade de la Religion et de la civilisation. Tels étaient les ardents vœux que leur manifestaient, les chaleureuses instances que leur faisaient les Autorités ecclésiastiques et civiles de cet État; ils étaient désirés, encouragés par tous, par ceux mêmes qui se montraient les moins tendres pour la religion; tous en effet étaient unanimes à reconnaître que la mission des fils de Dom Bosco est éminemment charitable et, comme le disaient les derniers, très humanitaire, Le choc des wagons avait fait des victimes et plusieurs des personnes qui avaient échappé à la mort étaient dans un état tel que les cœurs les plus durs en étaient émus et que les larmes venaient aux yeux de ceux qui n'ayant pu voir l'accident dans son horreur en avaient entendu la relation. Mais ce qui était le plus affreux, c'était, comme l'écrivait le *Journal du Commerce*, la perte irréparable d'un grand évêque, d'un prêtre zélé, d'un apôtre infatigable de la science, de la paix et du travail, dans la plénitude de l'âge et de la force, dans l'exercice de son ardent zèle. »

La lugubre nouvelle s'était à peine répandue que des milliers et des milliers de personnes se transportaient à l'endroit du désastre et les mêmes sentiments de tristesse et de douleur se lisaient sur tous les visages. Les ténèbres de la nuit, la pluie qui continuait à tomber à verse ne purent arrêter l'affluence de la foule. Et le lendemain, bien qu'il ne restât plus en ce lieu qu'un amas de débris informes et des traces de sang, le concours de peuple n'y fut pas moindre. Il semblait que tous fussent invités à ce triste et pieux pèlerinage par le son des cloches qui retentit continuellement jusques après les solennelles funérailles des infortunées victimes, exprimant ainsi le deuil universel.

Dès que le Rd. D. Venance Café, Vicaire forain de Juiz de Fora put surmonter la grande émotion qui s'était emparée de lui en apprenant l'horrible malheur, il s'empressa d'en communiquer, par télégramme, la nouvelle au Président de l'Etat, au Ministre de l'agriculture, à l'Evêque du diocèse dans lequel se trouve Marianna, ainsi qu'aux différentes Maisons salésiennes du Brésil. A partir de ce moment ce ne fut plus qu'une suite de dépêches parvenant de tous les points de la République brésilienne, demandant de plus amples informations ou exprimant des condoléances. Et ces dépêches provenaient d'un peu tout le monde, des évêques comme du dernier des prêtres, du Chef de l'Etat, comme du plus petit des citoyens, tant il est vrai que personne ne voulait paraître indifférent ou plutôt tous tenaient à prendre une large part à cette grande infortune.

Les Conseils municipaux de Juiz de Fora et d'Ouro Preto suspendirent leurs séances en signe de deuil et envoyèrent une députation qui les représenta aux obsèques. L'administration de l'hospice de cette même ville télégraphia immédiatement au Vicaire forain, le chargeant de faire en son nom et à ses frais de solennelles funérailles et de déposer sur le cercueil du cher et regretté évêque une magnifique couronne. L'Evêque de Minas qui était lié à Mgr Lasagna par les liens de la plus affectueuse amitié, exprima ses très vifs regrets et le profond chagrin qu'il ressentait, étant en cours de visites pastorales, de ne pouvoir, à cause de la grande distance, être présent aux obsèques et bénir les tombes de ces martyrs de la charité; son Vicaire Général, Mgr Telles Guimaraes, invita par une lettre circulaire, tous les fidèles du diocèse à unir leurs prières à celles de leur vénéré évêque. Le Président de l'Etat de Minas-Geraes se fit l'interprète de la douleur de tous ses administrés pour la perte d'un Prélat qui avait si bien mérité de toute la République.

Mais qui pourra traduire l'affliction, la désolation des Salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice en apprenant la douloureuse nouvelle! Nous, qui avons suivi le vaillant Missionnaire dans les différentes phases de sa vie et dans l'administration de ses Etablissements, nous n'avons aucune peine à nous l'imaginer. Les paroles ne peuvent pas exprimer la sensation d'angoisse qu'ils éprouvèrent en cette circonstance, et nous n'essayerons pas de la décrire. Nous nous contenterons, pour en donner une très faible idée de reproduire ces éloquents paroles du Docteur Linguas, Président de l'Association des anciens Elèves de l'Etablissement de Villa Colon: « Monseigneur Lasagna est mort! Dans l'espace de quelques secondes le meilleur des pères a été ravi à l'affection de ses enfants! et le coup a été si violent et si rapide que les larmes n'ont pu jaillir des yeux et les sanglots n'ont pu se faire jour! » Il parut à tous pendant quelques instants que le Seigneur, dans ses desseins impénétrables, exigeait d'eux un sacrifice au dessus de leurs forces! Dieu seul est témoin des angoisses et des efforts de tous et de chacun pour s'incliner devant la volonté divine et se ré-

signer. Mais retournons vers les malheureuses victimes de la catastrophe.

Les cadavres avaient été déposés dans la maison des bons Pères Rédemptoristes qui avaient sollicité, comme une grâce, l'honneur de leur donner l'hospitalité. Durant la nuit, ces excellents Religieux s'occupèrent avec le plus grand soin de la dépouille mortelle de Monseigneur et de son secrétaire, tandis que de pieuses dames, surmontant l'horreur que devaient leur inspirer ces corps réduits en bouillie, accomplirent le même office à l'égard des Sœurs décédées qu'elles mirent dans les bières. Le lendemain, de très grand matin, les infortunées victimes furent transportées par quelques personnes à l'église del la *Gloria* de Juiz de Fora pour y attendre l'heure des solennelles funérailles.

L'église, bien qu'on n'ait eu que peu de temps pour la parer, est toute tendue de noir. Dans la nef principale sont rangés les sept cercueils dans cet ordre : au centre et sous un modeste catafalque celui de Mgr Lasagna, surmonté de la mitre et des autres insignes de la dignité épiscopale ; à droite D. Bernardin Villaamil, à gauche, celui de la Rde Mère Thérèse, et un peu en arrière ceux des trois autres Sœurs et du malheureux chauffeur. C'est là un spectacle qu'on n'a jamais vu et qui arrache les larmes des yeux. Les bières disparaissent sous une immense quantité de fleurs et de couronnes qu'ont tenu à déposer les familles les plus distinguées et les diverses associations de la petite cité. A la funèbre cérémonie prennent part en personne ou par représentants toutes les autorités civiles, militaires et judiciaires, comme aussi toutes les Sociétés scientifiques ou de bienfaisance avec leurs bannières voilées d'un crêpe. Beaucoup de personnes sont également venues d'Ouro-Preto, de Cachoeira do Campo et de Ponte Nova. Nombreux sont aussi les rédacteurs des journaux ou leurs correspondants, car tous désirent donner à leurs lecteurs des renseignements certains et détaillés sur un événement qui a bouleversé tous les cœurs. L'affluence des fidèles est telle qu'il n'y a qu'une petite partie à pouvoir y entrer ; beaucoup se tiennent sur la place voisine mais chez tous on constate un maintien et une piété vraiment édifiants, tant est imposante et triste pour tous la présence de ces sept cercueils.

Déjà seize messes ont été célébrées en présence des cadavres, lorsque le Vicaire forain, assisté des autres prêtres, chante la messe solennelle de Requiem. Aussitôt après les absoutes liturgiques, le bon curé, grand ami de Mgr Lasagna et admirateur des Œuvres salésiennes, ne peut plus contenir l'expression de sa vive douleur et dans une émouvante improvisation, rend un hommage bien dû à ces victimes dont les dépouilles sont devant lui. Jamais peut-être il n'y eut entre orateur et auditeurs une si parfaite communion d'idées et de sentiments, car tous ressentaient la même émotion.

C'est avec peine que le vénérable Pasteur peut terminer, tant les larmes le suffoquent, et aussitôt le cortège se forme pour accompagner les chers défunts à leur dernière demeure. Derrière les As-

sociations apparaît le cercueil de Mgr Lasagna, porté à bras par des Rédemptoristes et des Salésiens ; vient ensuite celui de la Rde Mère Thérèse porté par plusieurs de ses Filles et quelques pieuses dames qui n'ont pas voulu laisser ce soin à des hommes ; ce sont enfin les autres cercueils autour desquels se pressent les membres de la Confrérie de la *Gloria*.

Le cimetière de Juiz de Fora, placé tout au haut d'une montagne dont la pente est assez raide et fatigante, est très pauvre ; il n'est entouré d'aucun mur et n'est ombragé d'aucun arbre. Quatre fosses y ont été préparées : l'une est destinée à l'Evêque, une autre à son secrétaire ; la troisième, très large, doit recevoir les Sœurs qui seront ainsi réunies dans la même tombe ; celle du chauffeur est placée un peu plus loin. C'est là qu'en présence d'une immense foule le Docteur Francesco Pinto de Moura, Député de Minas au Parlement Fédéral donne aux victimes le dernier adieu. Et l'assistance se retire, pensive, et impressionnée par ce spectacle auquel elle vient d'assister, tandis que les tombes se referment sous de la terre, cachant ainsi aux yeux des hommes les restes des nobles victimes et de leur éminent chef, l'évêque de Tripoli : Oh ! oui, cette tombe est bien misérable et peu digne de celui qui aurait voulu, dans l'ardeur de sa charité, embrasser non seulement l'Uruguay, le Paraguay et le Brésil, mais encore le monde entier. « Mais il y a des morts, s'écriait Monseigneur Soler, archevêque de Montevideo, que la tombe ne suffit pas à contenir ; elle ne sert que de piédestal à leur gloire ». Par ces mots il visait tout particulièrement notre aimé et regretté évêque.

Jusqu'ici je n'ai rien dit relativement à l'enquête judiciaire qui fut commencée aussitôt après la catastrophe. Vers trois heures du matin, ce même jour, arrivait par train spécial sur le lieu de l'accident le Maréchal Jardin, Directeur des Chemins de fer centraux du Brésil. Il était accompagné du Docteur G. Rademaker, chef du trafic. Ils voulurent se rendre compte des causes de la catastrophe, examiner les dégâts causés par la rencontre des deux trains ainsi que les cadavres. Ils se rendirent également près des blessés, donnant des ordres pour qu'il ne leur manque rien de ce qui pourrait adoucir leurs souffrances et hâter leur guérison. Puis, de concert avec le Chef de la police, ils soumirent à un long interrogatoire l'agent ou Chef de station provisoire de Mariano Procopio, M. Aves. Nous disons chef de station *provisoire*, car, et c'est très important à remarquer — le chef de gare ordinaire avait abandonné son poste). L'employé reconnut bien franchement qu'il avait laissé quitter d'Ouro Preto le train mixte N° 14, bien qu'il eut donné par écrit à l'agent ou chef de station de Juiz de Fora l'ordre de faire partir le train direct. L'aveu est très grave, l'ingénieur Bernard Trindade, le télégraphiste Edouard Barata Ribeiro, le conducteur du train mixte Alexandre da Silva et l'Inspecteur de la voie Joseph Ferreira Ortiz, ont été témoins du fait. Tous affirment unanimement que Joseph Alvez avait ordonné le départ du train mixte, alors qu'on ne pouvait pas ignorer que par son ordre venait en sens

contraire et sur la même voie le train direct. Faut-il d'autres preuves ? Arthur Coelho présente aux enquêteurs l'ordre écrit qui lui a été donné et qui porte la signature de Joseph Alves. Donc, et sans aucun doute, toute la responsabilité du désastre retombait sur ce dernier qui fut, par ordre du Directeur des Chemins de fer et du chef de la police, immédiatement arrêté.

Ici le lecteur s'attend, tout comme nous, à voir s'ouvrir les débats d'un sérieux procès d'où jaillira toute la lumière possible sur un fait de cette importance. Il s'agit en effet de savoir à qui doit remonter la responsabilité et peut-être même la faute de cet affreux désastre où sept personnes ont trouvé la mort sur le coup, et deux autres quelques jours après, à la suite de leurs graves blessures ? Cet acte de justice est absolument nécessaire, car il est naturel qu'une satisfaction soit accordée aux malheureuses victimes et à leurs pays d'origine. Il sera d'autant plus facile aux juges de découvrir le fil de cette affaire qu'ils connaissent déjà bien des témoins et qu'ils ont en mains plusieurs preuves. Et de fait, Joseph Alves a avoué son erreur devant le tribunal. Mais lorsqu'il a été interrogé sur les motifs qui l'avaient poussé à agir ainsi, il a répondu cyniquement qu'il n'en sait rien lui-même ! Et les juges, si nous ne nous trompons pas, se sont, paraît-il, déclarés satisfaits d'une telle réponse. On nous a assurés que, comme on n'exigeait rien de plus des employés qui assument la si grave responsabilité de tant de vies humaines, la justice a écarté toute idée de délit de la part d'Alves et l'a remis immédiatement en liberté, et ainsi en l'espace de quelques secondes, en un clin d'œil, on supprimait l'enquête, on enterrait cette cause si émouvante. N'est-ce pas une honte ! Que l'on sache bien cependant que malgré qu'il se soit déjà écoulé plus de cinq années, le nombre des admirateurs, des amis et des obligés du regretté Mgr Lasagna n'a pas diminué et tous demandent encore que le tribunal fasse son devoir et dise au monde entier s'il y a eu crime dans cette rencontre et sur qui doit en retomber toute la responsabilité. Ils ont le droit de savoir ce que signifiaient les menaces qui furent proférées peu avant la collision, ils exigent des explications sur le mode d'agir des employés. Que si on ne les leur donne pas, ils seront autorisés à croire ces hommes coupables. Et s'il arrivait jamais que les tribunaux de la justice humaine lesquels, trop souvent, hélas ! sont les victimes des passions et de l'esprit de parti, refusaient, par une négligence impardonnable que l'on pourrait regarder comme de la complicité avec les auteurs du crime, refusaient, dis-je, d'accomplir leur devoir, nous nous suirions l'exemple que nous donna le R. Docteur Herménilde Roa, dans l'oraison funèbre de Mgr Lasagna qu'il prononça dans la Cathédrale d'Assomption (Paraguay), nous aussi nous ferions appel au tribunal de l'opinion publique. Ce tribunal, bien supérieur aux tribunaux de la justice humaine, ne prononce jamais sa sentence sans avoir fait une et minutieuse enquête, sans bien discerner l'innocence ou la faute des prévenus, sans parfaitement déterminer le sens exact de la

loi, sans peser toutes les preuves, tous les faits, parvenant ainsi à établir un fondement solide sur lequel il peut appuyer sa sentence.

Or, dès la première nouvelle de la mort de Mgr Lasagna, le tribunal de l'opinion publique prononça son verdict et déclara le nom de glorieux martyr au regretté défunt. Pourquoi ? Parce qu'un martyr est celui qui tombe sur la brèche, les armes à la main, combattant les saintes batailles de la civilisation chrétienne ; un martyr est celui qui meurt pour cette noble fin qui consiste à planter l'étendard du véritable progrès sur le point le plus élevé de la société ; un martyr est celui qui sacrifie sa propre vie sur l'autel du devoir et des intérêts religieux et sociaux ; un martyr est celui qui, comme Mgr Lasagna, tombe non pas frappé par la faux de la mort, mais accablé sous le poids de ses actes bienfaisants et de ses grandioses espérances.

Ce même tribunal de l'opinion publique a également rendu le même verdict par la bouche de D. Joseph Castellanos, de Montevideo qui déclara que « l'Evêque de Tripoli mourut comme le soldat qui meurt sur le champ de bataille, défendant la cause sacrée de la patrie. Il consuma son existence dans le dur labeur auquel il s'était consacré, propageant la religion qu'il professait, soutenant ces luttes vives sans autre arme que la parole pour faire triompher la foi contre le doute et l'incrédulité, rendant le bien pour le mal, éclairant les ignorants, fondant des écoles et des ateliers et préparant à la société de nouvelles et meilleures générations. »

Ce verdict est encore celui que prononça le très autorisé et zélé Archevêque de Montevideo, Mgr. Mariano Soler. A peine avait-il reçu la douloureuse nouvelle, à laquelle il aurait voulu ne pas croire, que Mgr Lasagna avait été victime d'une rencontre de deux trains près de Juiz de Fora, qu'il s'empressait d'écrire quelques pages vibrantes consacrées à *Mgr Lasagna apôtre et martyr* ! Dans ces magistrales pages, après avoir décrit la prodigieuse activité de l'Evêque de Tripoli, il ajoutait : « Oui, Mgr Lasagna fut un apôtre infatigable jusqu'à sa mort. Mais peut-on dire qu'il fut et sera martyr ? La cause de sa mort fut criminelle, et ce forfait ne put être commis que par haine pour sa mission et son apostolat, et en cela il a été martyr, comme ses compagnons de fatigues apostoliques. Ah ! si maintenant il est en possession de la couronne du martyre, quel puissant protecteur il sera pour la Congrégation salésienne et comme il priera pour nous. Consolons-nous donc !... »

Que Monseigneur Lasagna soit martyr, c'est ce que déclare également Mgr Costamagna, Vicairé Apostolique de Mendez et Gualaquiza, dans la lettre qu'il écrivait à D. Rua, le 20 novembre 1895. Il avait fait une très rigoureuse enquête, réuni et examiné avec soin toutes les particularités qui accompagnèrent le tragique accident, et il concluait ainsi : « Si l'on considère attentivement toutes et chacune des circonstances de ce triste événement, la Mission de Guarantigueta qui fut si fructueuse, les menaces de mort qui furent prononcées à cette

occasion, la résignation du cher prélat, bien plus, son désir de mourir victime des ennemis de Jésus-Christ ; puis le retard inexplicable du train, le changement du chef de gare qui laissait, peut être sans le savoir, son poste à un agent lequel avoua, sans ambages, avoir fait donner l'ordre de départ au convoi qui conduisait à une véritable boucherie les Missionnaires et les Filles de Marie Auxiliatrice, le déplacement du wagon spécial réservé aux Salésiens, que l'on rangea entre la machine et le fourgon des postes, tout cela fait supposer qu'il s'agit d'un attentat criminel et que Mgr Lasagna et ses compagnons qui moururent à ses côtés, demé me que ceux qui survécurent à leurs blessures, ont souffert pour la cause catholique et pour l'amour de Jésus-Christ.»

Et ainsi donc, laissant de côté bien d'autres verdicts du tribunal de l'opinion publique qui sera celui de l'histoire, nous concluons disant que le rencontre de Mariano Procopio ne fut nullement fortuite et que si la justice veut être impartiale et accomplir scrupuleusement son devoir, elle ne manquera pas de découvrir le ou les coupables. Sans doute l'Eglise Catholique exige de plus nombreuses preuves pour prononcer que l'un de ses enfants est vraiment Martyr ; toutefois et après constatation des généreuses intentions de Mgr Lasagna, c'est pour notre foi un doux réconfort de contempler le vaillant évêque de Tripoli au milieu des saints, couronné de la double couronne de l'Apostolat et du Martyr.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

France.



ANGERS : M. le chanoine Bazin, archiprêtre de la cathédrale, *Angers*.

ARRAS : M. l'abbé Léon Monsterlet, curé, *Robecq*.

PARIS : M. l'abbé Guilhas, curé de S. Jean-S. François, *Paris*.

SAINT-BRIEUC : M. l'abbé Sorgniard, recteur de *Guenroc*.

VANNES : Rde Mère Marie Monique Humphry, Religieuse Hospitalière, *Sainte-Anne d'Auray*.



AIRE : M. Bernard Lespine, *Villeneuve-de-Marsan*.

AMIENS : Mme Desjardins, *Amiens*.

ANGERS : Mme la Ctesse de Jourdan-Savonières,

— M. le colonel Archambault, *Blou*, par Longué.

ARRAS : M. Herrenz de Boisgérard, *Bowigny*.

BELLEY : Mme Pauline Rosey, *Pont-de-Vaux*.

BORDEAUX : M. Victor-François Lambinet, *Bordeaux*.

— M. Faucon, *Bordeaux*.

CAMBRAI : Mme Mortreux, *Bauvin*.

— Mme veuve Emile Scrive, *Lille*.

— Mme Vernier, *Lille*.

— Mlle Jenny Denimail, *Fives-Lille*.

CHAMBÉRY : M. François Ducret, *Chambéry*.

DIGNE : M. É. Clement, *Digne*.

FRÉJUS : Mme veuve Verdet, *La Cadière*.

— M. le Marquis Henri Tredicini de S. Séverin, *Hyères*.

LE MANS : M. Brard, *Le Mans*.

LYON : M. Mathieu Paquet, *Lyon*.

— Mme veuve J. Chamard, née Elizabeth Gonnet, *Lyon*.

MARSEILLE : M. Charles Plasse : *Marseille*.

— Mme Auguste Limozin, *Marseille*.

— M. Samat, *Marseille*.

MONTPELLIER : Mme veuve Brun-Faulquier, *Montpellier*.

— M. Vailhé, *Montpellier*.

— M. Camille Fournié, *Montpellier*.

NANTES : Mme Heurtaux, née Varsavan de Heulé, *Nantes*.

— Mme la Ctesse F.^d de la Ferronnays, *Nantes*.

PARIS : Mlle Louise Moulor, *Paris*.

REIMS : Mme Démoulin, *Witry-les-Reims*.

RODEZ : Mme veuve Amédée Monestier, *Millau*.

SAINT-BRIEUC : M. le Comte de Pontbriand, *Pluduno*.

— M. Louis Espivent de la Villeboisnet, marquis de Catuëlan, *Hénon*.

TOULOUSE : M. Cassy, *S. Jean-Castelmaurou*.

TROYES : M. Bêlorgeot, *Fontette*.

Autres pays



CANADA : M. l'abbé Louis Desrocher, curé, *Saint-Norbert de Berthier*.



ALLEMAGNE : Mme de Rogowska, *Gr. Byslaw*.

ALSACE-LORRAINE : Mme Michel Sveber, *Bien-ding*.

— M. Valentin Dangelzer, *Andlau*.

— Mlle Debenesse, *Mulzig*.

BELGIQUE : M. Omer Dumortier, *Deux-Acrey*.

— M. le baron del Marmol, *Liège*.

— Mme Hardy, née Grailet, *Visé*.

— Mme Schollaert, *Anvers*.

CANADA : M. Adjutor Renaud, *Québec*.

HOLLANDE : Mlle Van Dinter, *La Haye*.

ITALIE : Mlle Marie-Josèphe Blanc, *Turin*.

TURQUIE : M. Alphonse Mille, *Smyrne*.

— M. le chevalier François Datody, *Smyrne*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
Rue Cottolengo, 32.